

# LA SAVOIE

## Littéraire & Scientifique

REVUE TRIMESTRIELLE

PUBLIÉE

Sous le patronage de l'Académie de Savoie

4<sup>e</sup> ANNÉE. -- 4<sup>e</sup> TRIMESTRE

### SOMMAIRE

CHRONIQUE : Nécrologies ; Séance publique du 23 décembre ; Nouveaux membres ; A la mémoire de François Descostes ; Concours de Poésie pour 1910 ; A travers les livres et les revues.

J. RÉVIL. — *Eloges funèbres de M. le Dr Fusier et de M. le Chanoine Mailland.*

J. RÉVIL. — *Allocution prononcée à la Séance publique du 23 Décembre.*

F. GRANGE. — *Discours de réception : La Vie et les Œuvres de Benoît Molin.*

E. DENARIÉ. — *Réponse au Récipiendaire.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — I. Bibliographie scientifique, par M. Maurice DENARIÉ. — II. Bibliographie historique, par M. le chanoine J. BURLET.



CHAMBERY

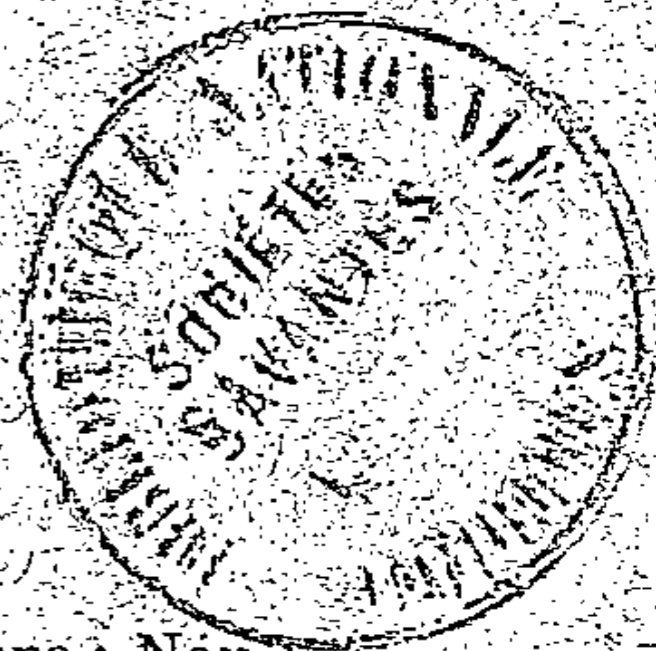
IMP. GÉNÉRALE SAVOISIENNE, 5, RUE DU CHATEAU

1909

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 02729555 0





# LA SAVOIE

## LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

---

### CHRONIQUE

---

**Nécrologies.** — En peu de temps, l'Académie de Savoie est cruellement éprouvée par la mort de trois de ses membres : M. le docteur Fusier, M. le chanoine Mailland, membres effectifs reçus, et M. Bérard, depuis longtemps élu et qui achevait au moment de sa mort son discours de réception, attendu avec impatience par tous ceux qui connaissent l'élevation d'esprit et les vastes connaissances de ce penseur. Au cours des séances de l'Académie, le Président, M. Révil, a rendu hommage à la mémoire des défunts : on lira avec intérêt, dans la Revue, ces notices nécrologiques aussi délicates qu'instructives.

**Séance publique du 23 décembre.** — *Réception de M. Grange.* — Cette séance, consacrée plus spécialement aux Beaux-Arts, avait attiré dans le salon de l'Académie un auditoire de choix qui souligna de ses chauds applaudissements l'allocution présidentielle de M. Révil sur les rapports entre les sciences et les arts, le discours du Récipiendaire sur la vie et les œuvres du peintre *Benoît Molin*, ainsi que la spirituelle réponse de M. Emmanuel Denarié. Les amis des lettres et des arts aimeront à lire ces trois discours publiés *in-extenso* dans la *Savoie littéraire*.

**Nouveaux membres.** — L'Académie de Savoie a élu : M. Jules Cochon, ancien conservateur des Eaux et Forêts, membre effectif résidant ; M. le chanoine Exertier, membre agrégé ; M. le comte Pierre de Viry, membre correspondant.

**A la Mémoire de François Descostes.** — Le 30 octobre dernier était inauguré, au cimetière de Chambéry, le monument érigé à la mémoire de ce grand Savoyard, toujours regretté. C'est un buste de marbre dû au ciseau d'Ernest

12308

Dubois. Comme le disait admirablement M. Emmanuel Denarié, l'artiste « a su condenser et symboliser tout ce que nous avons le plus aimé et admiré chez notre grand compatriote : dans cette tête noblement renversée, je vois le défi superbe jeté à l'adversaire ; sous ce front large et coupé par un pli, je sens le tumulte des pensées fécondes ; sur cette lèvre, je perçois le frémissement de la parole impatiente de s'envoler ; dans ce regard tranquille, je lis la bonté souveraine ; oui, là est bien le Descostes que vous avez connu... » Descostes revivra par son buste si expressif ; il revivra aussi par les éloquents discours prononcés dans cette occasion. Car le Comité qui avait pris l'initiative de la souscription pour l'érection du monument a décidé de réunir dans une élégante plaquette les discours de M. le général Borson et de M. Denarié prononcés au cimetière, ainsi qu'un discours de M. d'Arcollières lu à l'Académie de Savoie peu après l'inauguration du monument.

Concours de Poésie pour 1910. — *Fondation de M. l'avocat Guy.* — CONDITIONS DU CONCOURS :

I. — Le prix biennal de poésie de la fondation Guy sera décerné, en 1910, à l'auteur de la meilleure pièce de vers, sur un sujet laissé au choix des concurrents.

Le prix sera, par exception, non de 400, mais de 600 francs, 200 francs n'ayant pu être distribués au concours de 1908.

II. — Seront considérés comme hors concours les poètes qui auront été deux fois couronnés par l'Académie ; cependant, si elle le juge opportun, l'Académie pourra leur accorder une distinction, qu'elle se réserve de déterminer.

III. — Chaque envoi devra contenir un minimum de cent vers. — Seront toutefois admises aussi, à titre exceptionnel, les pièces détachées qui formeront au total le même nombre de vers.

IV. — Les travaux seront adressés à M. D'ARCOLLIÈRES, *Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, avant le 1<sup>er</sup> juillet 1910, et seront accompagnés d'un billet cacheté, attaché au manuscrit et contenant le nom et la demeure de l'auteur. — Les pseudonymes ne sont pas admis.

Le billet portera, à l'extérieur, une épigraphe écrite aussi en tête du manuscrit.

V. — D'après le vœu du fondateur, nul n'est admis à concourir s'il n'est né ou domicilié dans l'un des deux départements de la Savoie.

Sont également exclus du concours les membres effectifs résidants et non résidants de l'Académie.

VI. — Les manuscrits restent acquis à l'Académie et ne sont pas rendus aux auteurs.

**A travers les livres et les revues.** — Notre compatriote M. Georges BLANCHARD, professeur à l'École française de Droit du Caire, publie le 1<sup>er</sup> volume de son *Cours d'Économie politique*, comprenant l'étude de la production et de la consommation des richesses. (Paris, Pedone, 712 p.)

— Le spirituel et très érudit chanoine TRUCHET, que les habitués des Congrès des Sociétés savantes de la Savoie n'ont pu oublier, avait accumulé pendant 50 ans des volumes de notes sur tout ce qui peut intéresser l'histoire de la Maurienne. En étudiant ces glanes historiques, un de ses compatriotes et amis, M. le chanoine Gros, a jugé à propos, avec raison, d'extraire de ce dossier et de publier dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne* (2<sup>e</sup> série, tom. IV, 2<sup>e</sup> partie) un travail de M. Truchet sur *Quelques noms de lieux en Maurienne*. L'éditeur a joint à cette publication une série de notes explicatives ou rectificatives très utiles à consulter.

— Dans la *Revue Savoisienne* (3<sup>e</sup> trim. 1909), M. Claudius SERVETTAZ continue la publication des *Chansons rustiques savoyardes*, avec la notation musicale des airs.

— Une Société genevoise commence une série de publications sur l'architecture savoyarde à travers les âges. Le 1<sup>er</sup> fascicule (grand in-8 de 24 p. ; 1 fr. 50 chez l'auteur, à Saint-Julien (Haute-Savoie), œuvre de M. Charles ANTHONIOZ, est consacré aux *Clochers de la Savoie*. Dans ce travail, orné de dessins reproduisant le profil de nombreux clochers de la Savoie, l'auteur nous fait connaître, sans prétention historique, les formes variées des clochers et leur répartition dans les diverses régions de la Savoie.

# Eloges Funèbres

DU

Docteur François FUSIER et du Chanoine MAILLAND

*(Notices lues dans les Séances de l'Académie de Savoie  
du 24 Novembre et du 8 Décembre 1909)*

---

MESSIEURS,

Un de mes prédécesseurs au fauteuil de la présidence vous disait naguère : « Si les Sociétés restent, les hommes passent, hélas ! Ils passent trop tôt quand ceux dont nous avons à déplorer la perte, laissent derrière eux une vie noblement remplie, et tout un cortège de légitimes regrets ». Ces paroles sont aujourd'hui d'une triste actualité, car la mort continue à faucher impitoyablement dans nos rangs, et les années 1908 et 1909 auront été, pour l'Académie de Savoie, des années de tristesse et de deuil. Aux décès de notre regretté président François Descostes, d'Albert Costa de Beauregard, du chanoine Monachon, nous devons ajouter encore ceux de deux autres membres effectifs résidents qui viennent de nous être enlevés, à un mois d'intervalle. Je veux nommer : le docteur François Fusier et le chanoine Mailland. Leur mémoire mérite d'être pieusement conservée, leurs travaux doivent être rappelés dans cette enceinte, car tous deux nous ont apporté le fruit de leurs labeurs et prêté leur concours, tous deux ont grandement honoré leur petite patrie, la Savoie.

I.

FRANÇOIS FUSIER

(1822-1909)

Né à Châteauneuf, le 6 juin 1822, François Fusier fit ses études classiques au petit Séminaire de Saint-Pierre d'Albigny, et ses études médicales à l'Université de Turin. Son ardeur au travail, sa vive intelligence le firent vite apprécier de ses professeurs; aussi, de 1847 à 1850, fut-il chargé successivement des fonctions d'interne et de chirurgien à l'hôpital royal des Saints Maurice et Lazare.

Après de brillants examens, il rentrait dans son pays natal pour devenir l'élève du Dr Duclos, qui se l'adjoignait ensuite comme médecin-auxiliaire de l'asile d'aliénés du Betton.

Miné par les fièvres, Duclos succombait le 22 mars 1851, après une longue et douloureuse maladie. Le 25 mai de la même année, Fusier était nommé à sa place et c'est Duclos lui-même qui, avant de mourir, l'avait désigné à l'Administration. L'illustre praticien avait reconnu en lui le médecin-aliéniste capable de continuer et de mener à bonne fin l'œuvre commencée.

L'hospice du Betton était notoirement insuffisant; il était en outre situé dans une région où les fièvres paludéennes régnaient à l'état endémique. Son déplacement s'imposait et la création d'un nouvel asile était devenue absolument nécessaire. Cette création fut l'une des principales préoccupations du docteur Duclos. Il alla étudier sur les lieux les principaux asiles de France et de l'étranger et publiait, en 1846, une remarquable monographie intitulée : « *Mémoire pour servir à la création d'un asile d'aliénés en Savoie* ». Ce travail n'avait pas passé inaperçu et devait grandement contribuer à la réalisation du projet. Il en fut de même d'un autre mémoire non moins important publié en 1855 par Fusier, sous le titre de : « *Etudes médicales faites dans*

*les Asiles d'aliénés les mieux organisés de France, d'Allemagne et de Suisse ».*

Dédié à la mémoire du docteur Duclos et communiqué au Conseil d'Administration du Belton, ce rapport, remarquable à tous égards, fut imprimé par les ordres et aux frais de cette Administration. L'auteur, — sur les conseils de M. Ferrus, inspecteur général des asiles d'aliénés de France, — avait visité les asiles d'Auxerre, de Châlons-sur-Marne, de Maréville près de Nancy, de Stephansfeld dans le Bas-Rhin, d'Illenau dans le grand-duché de Bade, et était rentré en Savoie par Bâle, Berne, Préfargier et Genève. Il avait pu faire d'excellentes études comparatives entre nos asiles et ceux du pays voisin ; mais il s'occupait plus spécialement d'observations relatives à la tenue intérieure d'un établissement d'aliénés dans ses dispositions matérielles répondant le mieux aux exigences médicales.

Ce ne fut que quelques années plus tard (1858) que l'asile du Belton était définitivement transféré dans une région plus riante, plus pittoresque et plus saine : à Bassens près Chambéry. Au premier novembre de cette même année, tous les aliénés furent installés dans le nouvel établissement, et le Dr Fusier nommé médecin-directeur. En joignant ainsi les fonctions de médecin à celles de directeur, le gouvernement rendait justice à ses connaissances scientifiques et médicales, récompensait son zèle et l'encourageait pour sa continuation de nouveaux efforts.

« On ne saurait trop honorer, écrivait à cette occasion le docteur Berthier, ces modestes et savants praticiens qui, se dérochant aux gloires humaines, se consacrent entièrement au soulagement de la plus triste des infirmités, qui passent leur vie au milieu des aliénés pour les étudier, les secourir, les guérir, ou tout au moins améliorer leur position. »

Les comptes-rendus médicaux adressés, les années suivantes, au Préfet de la Savoie montrent que la situation de l'asile est en progrès constants. Clairement rédigés, ils traitent de tout ce qui a pour objet la *tenue morale*,



c'est-à-dire l'administration intérieure et surtout les moyens les plus propres à obtenir la guérison. Notre confrère conclut : « que le service des aliénés tend chaque jour à se régulariser, que le nombre des guérisons est relativement avantageux, celui des décès très limité ».

En juillet 1837, l'inspecteur général Constans visitait Bassens. Après avoir témoigné toute sa satisfaction pour l'excellente tenue et la bonne direction de l'établissement « *incontestablement le mieux dirigé* », disait-il, il passait en revue différentes mesures à prendre. Au nombre de celles-ci était l'acquisition du domaine de Bressieux ; en cela les vues de l'Inspecteur étaient en communauté avec celles de Fusier qui nourrissait ce projet depuis 1863. Cette acquisition ne put être réalisée que quelques années plus tard ; on ne saurait trop féliciter notre regretté confrère d'avoir pu la mener à bien, car elle fut d'une importance capitale pour le développement de l'asile.

Une administration aussi active, une direction aussi efficace avaient été très appréciées et les éloges adressés par les inspecteurs généraux en sont le témoignage. L'un d'eux déclarait que « l'Asile de Bassens, sinon le plus monumental, était tout au moins le mieux dirigé des asiles connus ». Des récompenses bien méritées furent accordées à notre confrère qui, en 1871, était élevé à la première classe de son grade et, en 1877, recevait la croix de la Légion d'honneur.

Entre temps, d'autres récompenses étaient venues couronner d'aussi persévérants efforts, et en 1860 il était nommé chevalier des Ss. Maurice et Lazare ; de nombreuses Sociétés tinrent à honneur de se l'attacher comme membre : Société médico-psychologique de Paris, Société de médecine et de chirurgie de Bologne, Société royale-académique de Sienne, Société phrénopatique d'Averze, Société de médecine de Lyon, etc., etc.

C'est en 1879 qu'il fut nommé membre effectif de notre Compagnie. Son discours de réception nous était communiqué le 26 juin de la même année. Il est consacré à une étude statistique et médicale du service des aliénés de la

Savoie pendant l'année 1878. L'auteur débute par une remarque peu consolante sur l'augmentation de la population des aliénés au cours de cette période. Il termine par une conclusion qui en est en quelque sorte la contrepartie. « Les sorties et les entrées, dit-il, se balancent annuellement, moins le dixième des entrées. Cette différence très sensible pour une période de dix ans concourt à encombrer nos asiles. C'est là ce qui fait en partie croire à l'augmentation progressive de la folie. »

Louis Pillet répondit au récipiendaire et finissait son allocution par quelques phrases méritant d'être citées :

« Homme pratique, médecin dévoué, écrit-il, vous avez consacré vos veilles à étudier l'état physique et moral de vos malades, sans vous perdre dans des théories psychologiques. Vous en avez guéri plusieurs, soulagé le plus grand nombre, en les soumettant à un régime sobre et réglé à la grande loi moralisatrice du travail. Par là, vous avez rendu de plus réels services que si vous aviez écrit maints in-folios. »

Mis à la retraite trop prématurément, le docteur Fusier se réfugia dans l'étude, sans cesser de faire servir ses connaissances médicales à l'humanité souffrante. Les épreuves domestiques ne lui furent pas épargnées : il perdit successivement la digne compagne de sa vie et ses trois fils. L'un d'entre eux, René Fusier, fut membre correspondant de notre Académie, et nous comptons nous l'attacher par des liens plus étroits, lorsque la mort vint le surprendre de façon inopinée. J'étais secrétaire-adjoint, lors de son décès survenu en mai 1894, et je dus lui consacrer quelques lignes dans le compte-rendu annuel de nos travaux. A cette occasion, je reçus une lettre touchante de notre confrère qui me remerciait en termes émus et trop élogieux, témoignant ainsi d'une extrême délicatesse de sentiments.

Le regretté docteur vivait depuis quelques années dans l'isolement ; il avait vu disparaître tous les amis de la première heure, entre autres le docteur Butod, avec lequel il était intimement lié.

Passant ses hivers à Chambéry, la belle saison à

Grand-Cœur, il n'assistait que rarement à nos séances, mais continuait à s'occuper de travaux intellectuels, lisant beaucoup et se tenant ainsi au courant du mouvement scientifique et littéraire contemporain.

Ses convictions religieuses contribuèrent à adoucir l'amertume de ses dernières années et à lui faire supporter les cruelles épreuves familiales. Dieu l'avait d'ailleurs récompensé d'avance en plaçant près de lui une belle-fille admirable de dévouement qui, jusqu'à sa dernière heure, l'entoura des soins les plus empressés. Il s'est éteint dans cette propriété de Tarentaise qu'il affectionnait de façon particulière, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'approchaient.

Son nom mérite de figurer en bonne place à côté des hommes éminents (Dacquin, Fodéré, Duclos, Guiland, etc.) qui ont illustré le Corps médical savoyard. Notre Académie peut être fière de lui avoir ouvert ses rangs, et je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que ceux d'entre nous qui l'ont connu garderont de lui un impérissable souvenir.

## II.

### JOSEPH MAILLAND

(1837-1909)

MESSIEURS,

Nous n'étions pas encore remis de l'émotion causée par le décès du docteur Fusier, lorsque nous apprenions la triste nouvelle de la mort du chanoine Mailland, et c'est le 2 novembre dernier que nous l'accompagnions au champ du repos avec un nombreux cortège de prêtres et d'amis.

Joseph Mailland naquit à Trévignin, le 29 janvier 1837. Il appartenait à une de ces familles de Savoie qui sont heureuses de donner à l'Eglise quelques-uns de leurs enfants : un de ses frères, qui le précéda de vingt ans

dans la tombe, fut professeur de rhétorique au petit-séminaire de Saint-Pierre d'Albigny ; un de ses neveux est actuellement encore dans le ministère paroissial.

Après de brillantes études faites à Rumilly et à Chambéry, notre confrère fut ordonné prêtre le 16 mars 1861, puis successivement vicaire à Saint-Pierre d'Albigny et à Notre-Dame de Chambéry. Il n'occupait ce dernier poste que peu de temps et se rendait ensuite à Rome pour compléter ses études théologiques. Le 4 septembre 1867, il y était nommé chapelain de Saint-Louis-des-Français. Tout en s'occupant avec ardeur des études qui l'avaient amené dans la Ville-Eternelle, il trouvait encore le temps de recueillir des documents devant être utilisés plus tard pour écrire l'histoire des églises de Saint-Louis et du Saint-Suaire. Ses cours terminés, il était reçu docteur en théologie et licencié en droit canonique.

A son retour, il était chargé de la chaire de professeur de rhétorique au Collège de Rumilly, chaire qu'il n'occupa que pendant trois années. Sa santé l'ayant obligé de rentrer dans le ministère, il était nommé curé de Cruet, le 1<sup>er</sup> mars 1873, puis curé-archiprêtre de Saint-Genix-d'Aoste, le 15 janvier 1876. De cette époque — mon père habitant alors cette ville — date mes relations avec lui et je pus apprécier la distinction et l'aménité de son caractère, ainsi que l'étendue de ses connaissances historiques.

Quelques années plus tard, il était appelé au poste d'aumônier en chef des hospices de Chambéry ; quatorze années de sa vie furent consacrées à visiter les malades et à distribuer les secours de la religion aux déshérités de ce monde. C'est alors qu'il mit en œuvre les matériaux recueillis à Rome et qu'il publia ses principaux travaux.

Le premier de ceux-ci est intitulé « *Les Savoyards à Rome et leurs établissements pieux à la fin du Moyen-âge.* » « Une question, nous dit-il, m'a été souvent posée : Les Savoyards ont-ils, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, coopéré à l'érection de l'église et de l'hospice de Saint-Louis des

Français à Rome, et, par le fait, ont-ils quelque droit sur cet établissement ? » Cette question, avoue-t-il, « m'a fait d'abord sourire, mais après avoir étudié ce point de notre histoire nationale au xv<sup>e</sup> siècle, j'en suis arrivé à me dire que non seulement cela est vraisemblable, mais que c'est vrai. C'est ma conviction que nous avons des droits sur Saint-Louis ; des droits prescrits par un siècle et plus ; des droits oubliés, si vous le voulez ; mais des droits véritables ».

Les églises sont nombreuses à Rome. Un très grand nombre appartiennent à des congrégations religieuses, d'autres sont des églises nationales. La plupart de ces dernières datent de la fin du moyen-âge et ont pour origine *les pèlerinages*. Il fallait aux pèlerins une église où ils pussent entendre la langue de leur pays, et un abri, car le plus grand nombre appartenait aux classes pauvres de la société. Pour cela, des dons étaient nécessaires, ainsi que la présence de nombreuses personnes, en situation de prendre l'initiative de l'entreprise.

L'auteur est ainsi amené à nous parler des hommes illustres : papes, cardinaux et prêtres savoyards qui habitèrent Rome au moyen-âge. Il nous énumère également un certain nombre de nos compatriotes, personnages moins importants, s'occupant de beaux-arts et de travaux manuels qui vécurent dans cette ville à la même époque. On comprend ainsi les motifs qui les amenèrent à construire une église et un hospice à Rome, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Nombre d'entre eux y étaient fixés par leurs emplois, et s'y étaient en quelque sorte acclimatés.

Toutefois, n'ayant pas assez de ressources, ils durent s'unir aux nations voisines parlant la même langue, c'est-à-dire aux Français et aux Lorrains. La permission de construire une église leur fut accordée, en 1441, par le pape Eugène IV. Cette construction, ainsi que celle d'un hospice, ne fut achevée qu'en 1464. Tels furent, nous dit Mailland, les modestes débuts des établissements de Saint-Louis, riches aujourd'hui de 5 à 6 millions.

Quatorze ans ne s'étaient pas écoulés depuis cette première construction, lorsqu'on s'aperçut qu'elle n'était pas

suffisante. On s'entendit alors avec les Bénédictins, qui devaient céder l'hôpital de Saint-Jacques, la chapelle de Sainte-Marie des Celles et celle du Saint-Sauveur. En échange, on devait donner l'hôpital et tous les immeubles appartenant à la Congrégation. Cet échange fut approuvé par le pape Sixte IV, qui érigea une nouvelle paroisse, sous le vocable de Sainte-Marie, de Saint-Denis et de Saint-Louis. Ainsi furent groupées des nationalités diverses.

L'église ne fut achevée qu'en 1580, soixante-deux ans ayant été employés à la construire. C'est, nous dit l'auteur, un beau monument d'architecture, *style renaissance*, dont la façade est grandiose. Quant aux bâtiments situés autour de l'église, qui devaient servir d'hospice, ils ne furent construits que peu à peu, au fur et à mesure des ressources.

Cette étude avait vivement intéressé les érudits; trois ans après, Mailland en publiait une nouvelle ayant pour titre : « *Les Savoyards et St-Louis des Français* ». « Ce n'est, écrit-il dans l'Avant-propos, qu'après l'apparition de ma brochure que j'ai eu le plaisir de trouver tout un ensemble de documents, qui viennent enlever tout doute à l'égard de cette vérité historique ». De ces documents, il ressort en effet que les droits de la Savoie sur St-Louis-des-Français sont incontestables. En 1667, une commission nommée par Paul V et composée de trois cardinaux et d'un prélat reconnaît formellement que St-Louis a été fondé par la Société des Français, des Savoyards et des Lorrains. Au siècle suivant (1751), et contrairement à nos droits, le cardinal de Tencin avait supprimé les deux places de chapelain restant aux Savoyards. Ces droits étaient revendiqués en 1759 par le cardinal Crozi, de la métropole de Moûtiers, qui publiait un Mémoire sur la question. En terminant et en laissant au lecteur le droit de conclure, notre confrère écrivait : « L'Annexion a restitué à la Savoie une partie de ses droits sur St-Louis, et aujourd'hui les prêtres savoyards y sont reçus comme des frères et traités comme des amis... »

Rappelons que ce Mémoire a été couronné par la Société florimontane, au concours de 1890.

Des travaux de cet intérêt avaient attiré sur Mailland l'attention de l'Académie de Savoie, et il en était nommé membre effectif le 12 mai 1892. Dans son discours de réception, il évoquait la curieuse figure du prince Zizim — fils de Mahomet II et frère de Bajazet II, empereur des Turcs — qui joua un rôle singulier et un peu énigmatique, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Il retraçait l'odyssée aventureuse de son héros que nous suivons avec lui à Rhodes, Bourgneuf, Nice, Rumilly, Rochechinard, enfin à Naples et à Capoue où il mourut subitement.

En réponse au récipiendaire, M. d'Arcollières, alors président de notre Académie, faisait un éloge mérité des mémoires dont nous venons de parler ainsi que de deux traductions d'ouvrages italiens publiés par notre nouveau confrère. Avec l'autorisation du cardinal Alimonda, archevêque de Turin, Mailland avait traduit les récits de cet auteur intitulés : « *de l'Aube au Couché du Soleil* ». Cet ouvrage avait eu un vif succès en Italie ; il n'en eut pas moins en France où, en peu d'années, il atteignait un certain nombre d'éditions.

La seconde traduction, « *Les Entretiens spirituels de Saint Vincent de Paul* », ainsi que le faisait remarquer judicieusement M. d'Arcollières (1), offre une particularité singulière, elle rend en français les conférences en italien d'un saint français, et ces conférences ne sont que la traduction d'un manuscrit du xvii<sup>e</sup> siècle, perdu depuis lors. « *Les Entretiens*, ajoutait notre distingué Secrétaire perpétuel, présentent cette clarté et cette sobriété du style, caractéristiques de notre langue, il y a deux siècles, et l'on se prend à regretter que l'édition, faite pour les Filles de la Charité et tirée à un petit nombre d'exemplaires, n'ait pas été destinée au public ».

Les justes éloges attribués aux travaux du regretté

---

(1) D'ARCOLLIÈRES. — Réponse au Discours de réception du chanoine J. Mailland (*Mém. Acad. de Savoie*, 4<sup>e</sup> s., t. V, 1895).

chanoine stimulaient son zèle, et, en 1900, il publiait dans nos Mémoires une nouvelle étude sur « *L'Église du Saint Suaire à Rome* ». Cette église, construite en 1604 par les Savoyards, les Piémontais et les Niçois, fut restaurée en 1660 sur des plans dressés par Ch. Rainaldi, plans qui lui donnèrent la forme qu'elle possède aujourd'hui. La coopération de nos compatriotes à cette œuvre est hors de doute, ainsi qu'en font foi les procès-verbaux de sa consécration. Il y est relaté que « le Sanctuaire a été construit par la piété de nos anciens nationaux subalpins, Piémontais, Savoyards et Niçois — Ligures résidant à Rome, lesquels, durant l'espace de trois siècles, l'ont administré et fait desservir de la manière la plus louable ».

En 1896, Mailland fut nommé chanoine titulaire de la Métropole de Chambéry. Cependant, il ne renonçait pas entièrement au ministère actif et acceptait l'aumônerie des prisons où il continuait à donner ses soins spirituels aux malheureux.

Depuis quelques années, sa santé chancelante l'avait mis dans l'obligation de renoncer à fréquenter nos séances, auxquelles il était autrefois fort assidu. Ces derniers mois, ces forces, sensiblement diminuées, faisaient craindre une issue fatale, mais ce n'est que vers la fin d'octobre que débuta la crise qui devait l'emporter. Le 28, il recevait les derniers sacrements ; le lendemain, jour même de sa mort, il trouvait encore assez de vigueur pour s'informer de l'office du jour, afin de le réciter dans la soirée. Dieu ne le lui permit pas et le rappela à lui avant qu'il pût remplir ce dernier devoir.

En disparaissant, le chanoine Joseph Mailland laisse l'exemple d'une vie noblement remplie : il fut l'historien consciencieux, jamais satisfait par l'à peu près, mais cherchant la vérité complète ; il fut le prêtre vraiment digne de ce nom, ne se confinant pas dans les charges de son ministère, mais s'intéressant encore et se dévouant à toutes les œuvres bonnes et utiles.

J. RÉVIL.



Séance publique du 23 Décembre 1909

---

# ALLOCUTION

PRONONCÉE

à l'ouverture de la Séance publique

PAR

**M. Joseph RÉVIL**

Président de l'Académie de Savoie

---

MESDAMES,  
MESSIEURS,

Le nouveau confrère qui vient prendre séance aujourd'hui, et que nous sommes heureux d'accueillir, est pour nous une précieuse recrue, car, ainsi qu'il nous l'a prouvé dans la séance de juillet dernier, il nous apportera une aide efficace et éclairée comme critique d'art et rapporteur de nos concours de peinture. Il s'est distingué, lui-même, par des œuvres artistiques très appréciées des connaisseurs, mais je me sentais peu désigné pour les étudier comme elles le méritaient. Notre sympathique poète, M. Emmanuel Denarié, a bien voulu accepter cette mission, et je ne saurais trop l'en remercier ; au lieu de la prose un peu didactique d'un homme de science, vous entendrez celle d'un virtuose de la plume, qui a ciselé de si beaux vers, et dont les phrases ne se contentent pas d'exprimer en un style clair et intelligible tout le contenu des idées, mais s'adressent encore à la sensibilité et, par là, procurent de vifs plaisirs esthétiques.

La Science, s'est-on souvent demandé, n'est-elle pas exclusive de l'idée d'Art, l'une exigeant des preuves et l'autre n'apportant que des sensibilités, l'une prétendant

donner des certitudes et l'autre ne suggérant que des émotions ?

A cela nous répondrons qu'il ne paraît pas exister entre elles l'incompatibilité absolue qu'ont voulu y voir certains esprits. Pour nous, la Science doit pénétrer l'idée d'Art et peut-être même arrivera-t-elle un jour à la diriger vers de nouvelles destinées.

De même que le sculpteur doit posséder quelques notions d'anatomie, le paysagiste a besoin, semble-t-il, d'être initié à quelques données de la géologie, surtout à celles relatives aux traits de la structure du sol, traits traduits en caractères fidèles, mais parfois difficiles à définir dans la physionomie extérieure des paysages.

Ne vous êtes-vous jamais demandé, par exemple, pourquoi les deux montagnes qui enserrant la vallée de Chambéry ont des silhouettes si différentes ?

Pourquoi l'une, celle de l'Ouest, a la forme d'un vaste plan incliné, tandis que l'autre, celle de l'Est, ressemble à un gigantesque escalier paraissant conduire dans une région titanesque ? Le géologue vous en aurait fourni l'explication ; il vous aurait montré que la chaîne de l'Epine est une immense voûte dont le versant oriental est formé d'assises inclinant vers la vallée, et se recouvrant comme les tuiles d'un toit, *assises dont les plus récentes sont au pied de la montagne*, tandis que la chaîne du Nivolet, au contraire, présente un empilement de couches plissées plongeant vers le massif, *couches dont les plus récentes sont au point culminant*. Les eaux opérant ensuite sur des bancs qui, d'un côté, présentent leur *dos* et, de l'autre, leurs *tranches*, les ont sculptés, de façon différente.

La nécessité de déchiffrer ces dislocations, a fait de la plupart des géologues d'intrépides alpinistes ; ils se sont habitués à regarder la nature avec des yeux de plus en plus attentifs, émerveillés de ce qu'elle leur apprend. Je ne pense pas émettre un paradoxe en vous disant qu'un moyen d'obtenir la pleine jouissance d'un paysage n'est pas de s'absorber dans une contemplation béate et tant soit peu inconsciente, et qu'il peut y avoir

profit, même pour l'artiste, à casser quelques pierres, dût-on scandaliser ceux qu'effarouche tout essai d'analyse d'une impression esthétique. Le Beau n'est-il pas la splendeur du Vrai, et son prestige ne doit-il pas gagner à la connaissance des raisons propres à déterminer notre admiration ? Le peintre éclairé de ces lueurs scientifiques mettra plus facilement en évidence, par quelques coups de crayons ou de pinceaux largement donnés, soit les allures de la stratification, soit celles des surfaces de division des roches.

Le grand esthéticien anglais, Ruskin, n'a pas craint d'écrire une préface à un ouvrage de géologie, et cet ouvrage est consacré à un massif de nos Alpes, le massif des Bauges (1). Permettez-moi de vous citer quelques lignes extraites d'une autre de ses œuvres, et qui viennent à l'appui des idées que je viens de vous soumettre :

« Avoir de la main et peindre de l'herbe ou des ronces avec assez de vraisemblance pour satisfaire l'œil, c'est là un talent qu'une ou deux années d'apprentissage donneraient au premier venu ; mais surprendre dans l'herbe ou dans les ronces, ces mystères d'invention ou de combinaison, par lesquelles la nature parle à l'esprit, retracer la fine cassure, la courbe descendante et l'ombre ondulée du sol qui s'éboule avec une légèreté et une finesse de doigté qui égalent le tact de la pluie, découvrir, jusque dans les minuties en apparence les plus insignifiantes et les plus méprisables, l'opération incessante de la puissance qui embellit et glorifie ; proclamer enfin toutes ces choses pour les enseigner à ceux qui ne regardent pas et ne voient pas : voilà qui est vraiment le privilège de la vocation spéciale de l'artiste » (2).

La nature, infiniment riche et trop riche même, n'a pas besoin qu'on lui prête, mais qu'on la « débrouille ».

---

(1) W. G. COLLINGWOOD. — *The limenstone Alps of Savoy, with an introduction by John Ruskin.*

(2) JOHN RUSKIN. — *Modern Painters*. Vol. I, sect. IV, chap. 4.

N'est-ce pas pour la « débrouiller » que le peintre de montagnes aura avantage à posséder quelques vues sur la manière dont les divers terrains se succèdent et sont disposés. De là, pour tout esprit curieux, une imitation à chercher la cause de ces allures et de ces dispositions, et cette cause ne peut être demandée qu'à ces géologues que ridiculisait si spirituellement Toppfer dans ses *Nouvelles Genevoises*.

N'étiez-vous d'ailleurs un peu de mon avis, mon cher M. Grange, lorsque, dans votre dernier rapport, vous nous disiez que le peintre de fleurs doit « rechercher, avant toute nuance de détail, la justesse et l'expression des lignes et des taches colorées. — Ceci, ajoutiez-vous, est travail de peintre, ceci est l'armature indispensable, qui, renforcée de l'observation des plans et des couleurs, fera surgir l'œuvre d'art que la *Botanique* précisera ensuite.

D'autre part, le sentiment artistique ne peut être qu'utile aux hommes de science, la sensibilité très aiguisée de l'artiste lui permettant de saisir les rapports des choses, lui donnant la faculté de prévoir ce qui ne sera définitivement prouvé que plus tard. Ne sont-ce pas les dons d'un être supérieur, n'est-ce pas la ressemblance ou le point de contact entre le Savant et l'Artiste, entre l'Art du passé et la Science de l'avenir ?

D'illustres savants ont été en même temps des poètes : le grand astronome, Képler, écoutait l'harmonie des sphères célestes, le grand géologue viennois, Edouard Suess, s'oubliait parfois à écouter celle des faits du passé ; « devant les horizons qui s'ouvraient devant lui, il a connu ces moments où la vue devenue plus perçante devance le raisonnement, et au-delà des vérités acquises en aperçoit ou en crée de nouvelles. Comme de Saussure, en face du Mont-Blanc, à côté de la joie des découvertes positives, il a connu l'enthousiasme plus grand des découvertes pressenties ou entrevues » (1).

---

(1) Marcel BERTRAND. — Préface à l'ouvrage de E. Suess : « *La Face de la Terre.* »

Ne fut-il pas à la fois un savant, un artiste et un amoureux de la montagne, le confrère très cher et très regretté que nous avons accompagné, il n'y a que quelques jours, à sa dernière demeure. Je veux parler de l'avocat Louis Bérard. Il faisait partie de notre Compagnie, comme membre effectif résident, depuis bien des années et son discours de réception devait nous être lu cet hiver. C'est, du moins, ce qu'il m'avait promis de la façon la plus formelle. — Je ne puis songer à retracer ici d'une façon complète sa vie et ses travaux. Qu'il me soit permis de rappeler quelques faits de sa carrière et de vous parler d'une de ses études ayant trait à l'Alpinisme. En 1876, il publiait dans l'Annuaire du Club alpin français une notice ayant pour titre le « *Mont Pourri* ». « Cette montagne, nous dit-il, n'a pas la notoriété que son altitude (3.807<sup>m</sup>) et sa situation dans la chaîne centrale des Alpes, la beauté pittoresque des vallées qui l'enserrent et l'élégante majesté de ses formes lui méritent à un si haut degré »..... « Des vertes vallées qui l'entourent, ajoute-t-il, je *les aime trop*, pour ne pas craindre d'en rabaisser le charme par scrupule de partialité ».

Comme on sent bien l'artiste épris de son sujet et affectionnant de façon particulière ces régions des Alpes au milieu desquelles il a passé une partie de son existence. — Par contre, ne fait-il pas œuvre de naturaliste, en nous indiquant que la cime du massif est formée de roches cristallines (gneiss, quartzites, schistes) se présentant en stratification normale, tandis qu'au N. O. se trouvent des escarpements gypseux, les Aiguilles Rouges, qui ont possédé dans un temps peu reculé un autre relief et une autre extension ?

Armé de ces connaissances géologiques, il saisit avec plus de justesse la diversité des formes, aussi les dessins illustrant la notice, reproduction de ses aquarelles, parlent-ils à l'esprit plus qu'une longue description.

Louis Bérard occupa une grande place en Savoie, soit dans les assemblées politiques, soit dans nos sociétés locales. Député au Corps législatif français, en 1867 et 1868,

il prenait une part active à la discussion des lois sur l'enseignement primaire, le régime forestier, les chemins vicinaux, etc. Les intérêts de la Tarentaise lui tenaient particulièrement à cœur, et c'est à lui que l'on doit le classement et l'admission dans les concours de la « race tarine », qui devait prendre un si grand développement. Comme conseiller général du canton d'Aime, il obtint une répartition plus équitable de l'impôt foncier.

Si l'Académie de Savoie avait tenu à se l'attacher, ce ne fut pas seulement pour la notoriété d'un talent qui s'était ainsi affirmé dans la gestion des affaires publiques, mais surtout pour la vocation toute particulière qu'il s'était donnée dans le domaine des Beaux Arts. Dès sa jeunesse, il consacrait à la peinture les loisirs que lui laissait sa profession d'avocat. Passant ses vacances à Aime et à Brides, il avait sous les yeux une nature mouvementée et pittoresque qu'il savait comprendre. Il s'efforçait de la traduire par des aquarelles un peu classiques, nous fait remarquer M. Bourgeois(1), mais claires, vives et personnelles, charmants tableaux qu'il distribuait gracieusement à ses amis.

Esprit didactique et aimant à communiquer ses impressions, il publiait, en 1885, sous le titre de « *Causerie sur l'Art* », une théorie du Beau dans la peinture. Ennemi de la solitude et aimant à s'entourer de personnes possédant ses goûts, il créait à Chambéry l'*Union Artistique*, dont il est resté jusqu'à sa mort le chef vénéré et incontesté.

Il ne se limita pas à la culture de l'Art, et les hautes spéculations de la Philosophie ne lui furent pas étrangères. Il avait entrepris un travail, qu'il devait nous présenter, sur la double connaissance que fournissent l'Expérience et la Foi. — Retardant toujours dans son désir d'amélioration l'achèvement de cette œuvre, il ne prit jamais la parole dans cette enceinte. Nous devons le regretter, car il était de ceux qui ne se payent pas de

---

(1) Note manuscrite.

mots, et tout porte à croire qu'avec sa vaste érudition et la sagacité de sa pensée, il eût éclairé d'une lumière particulière cet important problème qui, de tous temps, a préoccupé l'humanité.

Il n'en fut pas moins des nôtres par sa constante activité aux choses de l'esprit, par l'intérêt qu'il portait à nos études et par le désir de nous présenter une œuvre parfaite, but toujours difficile, pour ne pas dire impossible, à atteindre.

Nous devons cet hommage à sa mémoire, au début d'une séance à laquelle il eût été heureux d'assister, les questions qui vont être discutées devant vous, étant de celles qui l'auraient particulièrement intéressé, et que, lui aussi, il aurait été très à même d'exposer.

---

*Un Peintre Savoyard*

# Benoît MOLIN

(1810-1894)

---

## DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. François GRANGE

---

MESSIEURS,

De voir, en cet instant, les nobles portraits des plus illustres de vos devanciers, l'assemblée des esprits les plus distingués d'une province ancienne et bien française, je sens tout le poids de la distinction trop flatteuse que votre accueil bienveillant m'a conféré.

L'indulgente attention de votre Compagnie pour de modestes ouvrages n'a sans doute voulu y retenir que l'expression d'un profond attachement à une terre dont elle chérit les aspects et garde dévotement l'histoire.

Et c'est ainsi que votre zèle à conserver nos traditions locales, votre labeur obstiné dans l'exhumation du passé, dans l'étude de notre sol, de nos monuments, de notre langue, vous incitent à accueillir et encourager ceux qui ont même curiosité, même désir de maintenir notre race et sa physionomie.

De ces bienveillantes pensées, auxquelles je dois l'honneur de prendre place dans votre assemblée, je vous exprime la plus vive gratitude.

Plus encore, pour un artiste ou un amateur d'art, votre accueil a de prix, car en dehors des merveilleux spectacles que nous offre la nature et vers lesquels la sensibilité moderne, depuis un siècle, sent son admiration de plus en plus entraînée, il participe en votre compagnie à



cette autre puissante source d'émotion artistique qui réside dans la culture du Passé : attrait de la lecture des pages vieilles par le temps où l'on voit, de même que dans une création d'art, surgir, se préciser peu à peu et se mouvoir des personnages auxquels une vie intense est donnée par la rigueur et la véracité d'un texte contemporain, découverte de monuments anciens ou ignorés, dont le plus faible vestige évoque à nos yeux les époques disparues.

Est-il un terrain plus riche en émotions, et si profondes :

L'attrait puissant du passé n'atteste-t-il pas, au-dessus des plaisirs de curiosité et d'érudition, notre attachement à la vie et la volonté de la prolonger dans le temps.

Rappel mélancolique de la fuite des heures, le passé se crée incessamment des débris de la vie présente. Notre âme voit ainsi les plus vives de ses sensations rappelées par les objets qui nous entourent et qui en furent les muets témoins. Par ces attaches vibrantes et indéfinissables s'explique le charme mystérieux des choses les plus infimes. La vue d'une lettre datant à peine d'une année, du signet jaunissant abandonné dans un livre, éveille en nous de lentes rêveries. — Plus les objets s'éloignent dans le recul des âges, plus précis se fait leur pouvoir évocateur ; mais en dehors de ce qu'ils sont capables de faire surgir devant nous, il semble vraiment qu'au premier choc avec une chose ancienne, ce qui nous porte instinctivement vers elle et force notre attention, c'est qu'elle a traversé la vie, qu'elle a résisté aux douleurs, aux souffrances, aux forces de destruction qui nous entraînent — et nous lui en savons gré.

Bientôt le lien puissant qui nous relie aux générations qui nous ont précédés se fait sentir si vivement, que nous reconnaissons comme nôtres les objets du passé, les entourant d'un attachement instinctif et affectueux, dérivant de toutes les pensées que nous tenons de nos devanciers, et la part n'en est-elle pas magnifiquement résumée dans la forte parole du philosophe Blanc Saint-Bonnet : « Tout homme est l'addition de sa race. »

Alors ayant pénétré le secret de la séduction des choses anciennes, nous sommes prêts à en recevoir l'enseignement fécond de durée et de continuité. Aux sensations individuelles, si intenses soient-elles, nous saurons joindre la noblesse de la soumission à l'ordre et à l'unité. Eloigné des déclamations stériles, notre éphémère individu reconnaîtra les rapports du temps, du pays, des hommes, et son rôle propre, non comme juge ou arbitre de l'univers, mais plus utilement et glorieusement comme chaînon de la race.

Messieurs,

J'ai entrepris de vous retracer la carrière d'un artiste savoyard. Vous étonnerez-vous donc de me voir, suivant le chemin des écoliers et des peintres, accéder à cette étude par un souvenir ancien qui me servira d'introduction.

Lorsque, pour la première fois, il y a nombre d'années, j'ouvris et lus nos *Vieilles Chroniques*, imprimées par le soigneux Jean de Tournes, entre bien des récits naïfs et captivants, l'un surtout me frappa. Celui de ce comte Pierre de Savoie se rendant auprès de l'empereur d'Allemagne, en un costume mi-partie de fer, mi-partie de velours broché d'or. La raison qu'il en donna ne m'arrête pas, mais pour sa fierté vaut d'être citée : « Le drap d'or que je porte à ma droite est pour faire honneur à Sa Majesté, et quant au côté gauche, il signifie que si, obliquement et à gauche, l'on me dresse querelle sinistre, je suis appareillé de la combattre jusques à la mort ». Ce qui me séduisit, je l'avoue, fut l'originalité du costume. Il m'apparut brusquement combien le noble personnage était le résumé symbolique, la vivante figuration de ce pays de Savoie que nous aimons, — de la force et de la douceur, du fer et du velours. — Depuis, je ne pus que me complaire à cette image.

L'imposante armature de nos montagnes, dressant ses

cimes dures et ses rochers hostiles, en est l'aspect pittoresque. Auprès de ses masses puissantes, de ses parois rigides s'inclinant vers des gouffres, se donnent les enseignements de la force et de la noble résistance aux éléments déchaînés. Mais si les cirques grandioses et dénudés, le dur éclat des glaciers, les lacs et leurs eaux mortes, aux reflets métalliques à force de profondeur, sont un cadre digne de sévères réflexions, et propre à l'exaltation des audaces, aux plus proches pentes gazonnées le charme s'ajoute à la grandeur, et la douceur d'une beauté sereine et paisible étend ses enchantements par-delà nos côteaux, jusqu'aux rives lointaines que le soleil couchant revêt de pourpre et d'or.

Le sourire de nos maisons à travers les arbres vous est familier ; la grâce naïve des chemins ombragés vous a pénétrés tout comme moi, par sa fraîcheur et par son calme, — le pays vous est connu.

Vous avez goûté l'air limpide des hauts sommets et ce charme inoubliable du repos sur les hauteurs, alors que l'œil ayant embrassé la nature si diverse se déroulant devant lui, l'âme semble en quelque sorte se dissoudre dans l'immensité du ciel, se perdre et s'évanouir dans la forme d'un nuage dont elle ne revient qu'après de longues minutes. Auprès de vous la forêt, gardienne du silence, ne permet qu'un timide chuchotement à ses hautes branches agitées par la brise. Dans un vaste repli, elle masse la foule de ses tremblants sujets, mais dédaigneux et à l'écart, quelques arbres audacieux escadent les rocs. Perdus sur un sol aride, meurtris par les vents, raidis contre l'avalanche, parfois brisés par le feu du ciel, ils apparaissent, tels des chefs élus ou de fougueux poètes, éloignés de la foule et gravissant les cimes pour voir... au-delà.

Bien que les aspects forts, gracieux, ou pittoresques de cette terre de Savoie nous enchantent, elle n'en reste pas moins, en une vue plus immédiate, un pays sinueux et rapide, offrant de dures conditions au travail de ses habitants et l'incessant danger du voisinage de ses roches et de ses eaux. Ainsi, les accoutumant aux obs-

tacles, la nature façonna en nos ancêtres la fermeté d'esprit, et du contact d'une terre, tour à tour âpre ou attachante, composa au Savoyard une âme forte et douce à la fois.

Accueillante et familière, simple et soumise aux conditions d'un sol difficile, elle a dû limiter ses désirs, et la brève devise attribuée au Président Favre en a dès longtemps précisé les tendances : « Pain, paix, peu ». Cette laconique formule d'aspiration vers l'indispensable ne nous explique-t-elle pas, par son caractère positif, la rareté parmi nos hommes célèbres, — et le nombre en est grand —, de ceux plus particulièrement conduits par l'imagination : je veux dire les poètes et les artistes.

Mais pourquoi s'en plaindre ou étonner ; la Savoie n'a-t-elle pas soumis à l'attention du monde deux formes parfaites de son tempérament : la douceur poétique d'un saint François de Sales, la robuste fermeté d'esprit d'un Joseph de Maistre.

Cependant, il y aurait quelque injustice, en ce qui concerne les poètes, à ne pas citer ce délicieux Marc-Claude de Buttet dont bien des strophes nous enchantent, soit par la grâce de ses tableaux champêtres d'un impressionnisme léger plein d'une attachante saveur, soit maintes fois par le haut style d'un rythme ample et soutenu. Plus près de nous, retentissent encore les accents douloureux de Jean-Pierre Veyrat. Et, dans cette enceinte, votre Compagnie ne possède-t-elle pas l'auteur charmant de cette élégante et douce « Légende de l'Art » dont vous avez le souvenir (1), véritable nature de poète et d'artiste, qui sut unir la peinture à la poésie en faisant triomphalement acclamer à la scène les noms de l'Angelico et du sombre Ribéra.

La rareté des peintres savoyards est plus certaine. Au cours de notre Histoire, elle se présente si complète, qu'en cette étude il me semble nécessaire d'en examiner les causes de plus près. Et, tout d'abord, une hési-

---

(1) M. Emmanuel Denarié.

tation est-elle possible, au sujet de l'appui direct ou indirect que la Cour de Savoie put leur apporter ? Je ne le crois pas.

Les hautes alliances des princes de cette Maison lui donnent des relations en tous pays, et le fier Comte vêtu mi-partie d'or et d'acier, connu dans la chronique et l'histoire sous le nom de Petit-Charlemagne, avait à la fois comme nièces : l'impératrice d'Allemagne, la reine de France, épouse de saint Louis, les reines d'Angleterre et de Naples.

Au début de la Renaissance, avec les Cours de France, de Bourgogne et d'autre part le Milanais, existent les rapports les plus étroits. Amédée V prend part aux campagnes de Philippe le Bel dans les Flandres et accompagne l'Empereur Henri VII à Rome. Le Comte-Vert, marié à Bonne de Bourbon, reçoit en 1365 l'empereur Charles IV. Ses successeurs, notamment Amédée VIII, protègent visiblement les arts ; le luxe règne à la Cour, il envahit toutes les classes, au point que des lois somptuaires lui assignent des limites. Sous ce Prince, l'empereur Sigismond, traversant la Savoie, est reçu par des fêtes magnifiques ; l'élévation au rang de Duché, confère un nouveau lustre à ce jeune et vigoureux Etat qui suit pas à pas la France dans le développement de ses institutions.

Le luxe, les relations du pays avec les foyers d'art que sont au Moyen-âge et à la Renaissance, l'Île de France, le Berry, la Bourgogne, l'Italie entière, créent donc une atmosphère favorable à l'éclosion des artistes. L'appui direct de nos princes, semblablement, ne leur fit pas défaut.

Les archives de la Chambre des Comptes relatent l'emploi et le payement d'une foule de peintres, décorateurs, miniaturistes, verriers, sculpteurs ou ornemanistes (1). A la vérité, beaucoup paraissent, par l'étude

---

(1) *Mémoires et Documents* publiés par la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, tome XII (1870). Notes pour servir à l'Histoire des Savoyards de divers Etats, recueillies par MM. Dufour et Rabut : *Les Peintres et les Peintures en Savoie*.

attentive des textes, de qualité très secondaire, j'en excepte toutefois les miniaturistes ; mais quelques noms expriment, par leur origine, le souci des princes de s'attacher et d'encourager des artistes dignes de rehausser l'éclat de leur Cour et capables d'exercer une action éducatrice.

Tel, ce Georges d'Acquila, élève et contemporain de Giotto, qu'Amédée V fit venir de Florence en 1314, peut-être séduit par ses œuvres qu'il put voir alors qu'il accompagnait l'empereur Henri de Luxembourg à Rome. — Georges d'Acquila resta au service de la Maison de Savoie de 1314 à 1348. Durant ce temps, il fut occupé à la décoration des châteaux de Chambéry, du Bourget, de Saint-Martin de Châtel en Bresse et des Chapelles d'Hautecombe et du Bourget.

La position de peintre attaché à la Cour comportait à cette époque les attributions les plus variées : c'est ainsi que nous voyons, en 1316, Georges d'Acquila et son valet escorter de Chambéry à Paris, où le comte Amé se trouvait, un envoi... de châtaignes. Des esprits chagrins voudront donner à ce voyage une preuve de domesticité, vaut-il pas mieux supposer le plaisir de cette tranquille traversée de France, l'émerveillement de ses paysages doux et attachants, que les miniaturistes surent rendre avec tant de fraîcheur et de grâce, — et l'enchantement de l'arrivée dans la Ville.

Le bon prince qui procura ces joies à notre artiste et qui plus tard le dota d'une pension perpétuelle pour lui et ses descendants légitimes, dut, sans doute, le recevoir au château de Gentilly que décorait cette même année le peintre Jean Fornerio, de Pignerol.

Cent ans après, un autre maître italien, appartenant, dit-on, à l'école de Murano, Grégoire Bono, de Venise, est appelé par Amédée VIII. Familier du Duc, nourri ainsi que ses aides aux frais de la Cour, il est exempté de tous impôts, leydes ou péages, il travaille soit au Château de Chambéry, soit à Hautecombe. Pendant quinze années, les comptes en font mention, et rappellent qu'en dehors de multiples et inférieurs travaux de déco-

ration, il peignit un portrait d'Amédée VIII, ainsi qu'une Vie de sainte Marguerite. Ce tableau, auquel il consacra ses soins durant deux ans, fut envoyé en 1418 au château d'Evian. Grégoire Bono jouissait d'un traitement fixe assez élevé, en dehors duquel lui étaient payées toutes les matières indispensables à l'exercice de son art. C'est ce fait qui nous renseigne sur la nature de ses œuvres, sur l'objet de ses déplacements ; qui nous le montre se rendant soit à Lyon, soit même à Avignon, pour acheter certaines couleurs rares et nécessaires.

Enfin, lors de la construction de l'église de Brou et des merveilleux monuments qu'elle renferme, nous voyons Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert le Beau, en relation avec Jean Perreal et Michel Colombe, deux noms glorieux de l'Art Français. — Et à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, un flamand Caraca obtient d'Emmanuel-Philibert le titre de peintre ducal, en occupe l'emploi plus de trente ans, nous laissant entre autres œuvres, un portrait de Marguerite de Valois, une des toiles les plus intéressantes du Musée de Chambéry.

A aucun moment, durant ces trois cents ans, époque de floraison universelle de l'Art, nous n'apercevons soit par une œuvre venue jusqu'à nous, soit par le compte des trésoriers, l'existence d'un artiste local s'imposant à l'attention d'une façon particulière ou qui en fût digne. Des découvertes nouvelles et possibles d'œuvres enfouies sous les plâtras, ou l'attribution sûre à certains de nos concitoyens des fresques de l'abbaye d'Abondance et des Chapelles de la Haute-Maurienne, — dont la valeur bien que digne de haute estime ne doit pas être exagérée —, ne pourraient que faiblement modifier les précédentes constatations.

Nous sommes donc fondés à croire que, les conditions de milieu nécessaires au développement de l'Art n'ayant pas manqué, c'est le caractère savoyard, peu enclin à ces choses, qui explique seul la rareté des artistes. Non pas qu'il soit dénué de sens poétique ou dépourvu de sensibilité, mais porté à une vie intime et familiale, positif par nécessité, il aime jouir intimement de ses sen-

sations. Il les goûte un instant, souvent inconsciemment, il ne les cultive pas. Il mettra donc une sorte d'hésitation et de pudeur à les chanter par la plume ou le pinceau.

Il arrive même, parfois, à l'artiste de cette race, qu'après de brillants débuts, il semble disparaître ; ayant réalisé et montré une partie de ses rêves, vivant familièrement avec eux, les faisant surgir à son gré, il jouit de leur vision docile, puis sentant la profondeur effrayante de l'art véritable, les difficultés immenses des réalisations, il incline à la rêverie et s'y renferme.

Dès lors, sa figure s'atténue aux yeux de ses contemporains, son existence paraît incertaine, et le bruit seul de sa mort ranime un instant des souvenirs épars.

C'est d'un artiste dont telle fut la destinée, du peintre Benoît Molin, que je vous vais entretenir.

Molin naquit à Chambéry le 14 mars 1810 et reçut le prénom de Benoît auquel il ajouta parfois celui d'Hermogaste, qui appartenait à son père. C'est à Chambéry qu'il mourut le 26 février 1894.

Sa famille, originaire d'Annecy, avait abandonné cette ville avant la Révolution et son aïeul s'était fixé dans une petite propriété aux environs d'Aix, au Montcel. Là, il reçut plusieurs fois la visite de la reine Hortense, alors qu'elle résidait en Savoie. Séduite par la bonne humeur inaltérable du vieillard, qu'elle appelait l'optimiste, elle avait fait habitude de se reposer fréquemment chez lui au cours de ses promenades. Peut-être, ces souvenirs rappelés par son petit-fils ne furent-ils pas étrangers, à défaut d'une recommandation possible de la part de la princesse, à l'amitié toute particulière qui unit Gros à son élève. On sait, en effet, quel attrait puissant attira les artistes à la Malmaison et combien ils furent dévoués à celle qui était l'âme de cette Cour.

Le père de Benoît Molin séjourna peu au Montcel et vint habiter Chambéry où il exerçait la profession de



négoçant, il s'établit place de l'Herberie. Des trois enfants qu'il eut, et dont le peintre fut l'aîné, l'un s'engagea dans les lanciers et mourut jeune, l'autre très lié avec son frère fut un collectionneur d'un goût très sûr.

La vocation artistique du jeune Molin se révéla de bonne heure. A aucun moment la tendance de ses goûts ne fut entravée par sa famille. Ses premiers essais eurent pour témoins ses parents et quelques intimes dont plusieurs amateurs qui s'intéressèrent à ses débuts et l'encouragèrent de leurs conseils.

Chambéry, ville d'excellente compagnie à l'esprit de laquelle se plurent à rendre hommage ceux qui de tout temps la visitèrent, présentait à cette époque, il faut l'avouer, de faibles ressources d'Art. L'œil d'un peintre avait peu d'occasion de se former au contact des toiles des maîtres. A peine existait-il un semblant de collection publique.

Dans l'ancienne église consacrée avant la Révolution à Saint-Antoine avait été réunis, d'une part, la Bibliothèque fondée en 1785 par l'abbé de Mellarède, comprenant environ 16.000 volumes, et, d'autre part, une sorte de musée assez pauvrement composé d'objets antiques, bronzes, médailles, auprès desquels s'entassait une collection de minéraux, d'animaux empaillés et d'objets curieux, le tout surmonté d'une série de toiles, dont quelques-unes intéressantes, mais qu'il fallait regarder à 30 pieds de hauteur.

Ce désordre et cette insuffisance furent sentis par Molin qui s'en préoccupa vivement ; l'on doit noter que le développement des collections de peinture lui est dû, bien avant qu'il n'en fût nommé conservateur. Encore élève, il obtenait d'un collectionneur distingué, M. Rey, du Grand-Bornand, une vingtaine de tableaux ; plus tard, grâce à ses relations et à ses démarches, le roi Victor-Emmanuel réservait à Chambéry une importante série d'œuvres anciennes ; enfin, son intimité avec le baron Gariod permit au Musée actuel de recueillir la collection de ce généreux donateur.

Si le profond enseignement que renferment les toiles de maîtres lui manqua, il y avait par contre à cette époque une école de peinture que dirigeait M. Moreau, élève de David. Il la fréquentait assidûment.

Son vieux professeur, heureux des dispositions d'un tel élève, lui prodigua durant quelques années ce qu'il savait de conseils et, lui présageant de prompts succès, l'engagea à se rendre à Paris. Il y débarqua en 1830 et entra dans l'atelier du baron Gros, où travaillaient quantité de jeunes peintres, français et étrangers.

Gros, protégé de l'Empire, annobli par la Restauration, jouissait encore de la plus grande renommée. A 28 ans, il avait réalisé son Bonaparte à Arcole, maintenant au Musée du Louvre, et peu après, quittant le faux classicisme de David, il produisit une page pleine de fougue et de vigueur, le combat de Nazareth, qui attirait d'une façon définitive l'attention sur son talent. — L'ordonnance de la composition, le dessin, la couleur, traduisaient toute l'âme tumultueuse d'une époque agitée, le choc, la fièvre d'une mêlée héroïque entraînant chevaux et soldats. A étudier l'extrême sensibilité qui l'anime, la grandeur et la nervosité des gestes, d'une belle vérité esthétique et d'une chaude passion, on sent le précurseur de Géricault et Delacroix, l'initiateur de la sensibilité moderne et d'un certain romantisme. Mais le romantisme malfaisant, théâtral, l'agitation vaine, la disproportion entre la souffrance et son objet, le geste et sa signification, n'y existent en aucune part. Gros avait assisté à des combats ; son œil ému avait compris le tragique des batailles contemporaines dans sa grandeur et sa vérité. Cette toile, qui glorifiait l'héroïque résistance de Junot, contre plus de 6.000 Turcs, alors qu'il ne disposait que de 500 hommes, eut un succès considérable. Peu après, Bonaparte lui commandait un tableau, les Pestiférés de Jaffa, qui figura au Salon de 1804 et dont la maîtrise parut telle qu'au lendemain de l'ouverture de l'exposition, les artistes fixèrent eux-mêmes une palme à son cadre.

Gros poursuivit sa triomphante carrière de peintre d'événements modernes avec la bataille d'Aboukir (1806) et surtout sa célèbre bataille d'Eylau, dont le titre plus exact est : « L'empereur Napoléon visite le champ de bataille d'Eylau avant de passer la revue des troupes ». Cette page capitale, pour laquelle Delacroix professa toujours la plus vive admiration, est connue de tous. Par la tristesse de son paysage gris et neigeux, par l'expression de ses figures peintes robustement, elle exerce une sûre fascination. Tout concourt à dégager l'émotion. Le sujet n'est pas simplement vu en lui-même, d'après le programme très strict de sa mise au concours, mais encore et surtout, il est traité dans toutes ses parties avec le souci d'exprimer une émotion et d'en pénétrer le spectateur.

Ces œuvres que je viens de citer et nombre de portraits remarquables lui assurèrent l'admiration enthousiaste des artistes d'alors. Les défaillances qui purent suivre ne parvinrent pas à effacer l'ascendant de son nom.

Son dessin puissant, son coloris vigoureux, exprimaient trop bien les aspirations de l'époque, pour que les jeunes artistes de ces temps agités ne fussent attirés à son atelier avec plus de joie qu'à celui de Ingres ou de Hersent qui professaient également à l'École des Beaux-Arts. Mais il faut noter qu'à l'époque où Molin entra dans cet atelier célèbre, le maître, influencé par de vives attaques, accentuait son retour au classicisme. Il ne devait pas désarmer ses adversaires, car ce mouvement, où sa raison et ses scrupules avaient plus de part que ses intimes aspirations, le laissa en butte aux critiques romantiques, sans contenter le classicisme d'école qui lui reprochait d'avoir préparé Géricault et Delacroix.

Au reste, à examiner la tentative dont les résultats furent médiocres, il convient d'avouer qu'une Renaissance classique ne s'improvise pas et qu'elle demande des conditions toutes spéciales quant au milieu.

L'éclat des grandes époques classiques, les noms glorieux donnés aux siècles qui virent se produire ces ma-

gnifiques réalisations de sensations nobles et pures, en attestent et la valeur et la rareté. L'existence de notre immortel Poussin, auquel d'âge en âge l'inspiration française va se retremper, se comprend aux côtés des gloires littéraires du grand siècle. Peut-elle se comprendre autre part. Même équilibre merveilleux entre l'ordre et la passion, la grâce et la force, l'élégance et la grandeur. Et le Triomphe de Flore du vieux maître des Andelys, n'est-il pas — plein de charme, de jeunesse et de vie — comme le cortège glorieux de l'âme d'un Racine, en qui se réalisa la race française dans toute sa noblesse et sa pureté.

De ces périodes, reflets d'art antique, l'enseignement général est fécond ; l'essentiel en est l'ordre et l'équilibre exprimés par le caractère propre de la race, avec une force telle qu'il ne s'agit plus de rencontre individuelle, mais d'une manière générale et collective de sentir, s'exprimant dans les productions d'art ou d'esprit, les plus petites aussi bien que les grandes. La vive séduction qui s'en dégage incline volontiers l'esprit à une imitation qui risque fort de n'être que superficielle et exige de la méfiance, car la distinction de la forme et du fond est fautive et illusoire, c'est un tout indivisible, la pensée ayant façonné l'expression. Le plus tangible sera évidemment la forme extérieure qui, revêtant une façon différente de sentir, apparaîtra une formule dont le caractère factice ira en s'accusant. Ceci est dangereux. — C'est à ceci qu'aboutit dans ses dernières productions le pur effort de volonté de Gros, influencé par le déplorable académisme de David.

L'enseignement que reçut Molin fut donc semi-classique, semi-romantique, au point de vue du dessin et de la composition ; mais à coup sûr plutôt classique d'aspiration. En ce qui concerne la couleur, il eut sans conteste pour maître le meilleur coloriste de l'époque ; la boutade de Gros, « on ne peint pas à la spartiate », montre suffisamment, et son goût de la nuance, et sa gêne de la contrainte de David. De son enseignement il retint l'accord harmonieux des tons, vus dans leurs rapports

avec une impression choisie ; il affectionna particulièrement dans les toiles peintes pour lui-même, un faire de délicatesse et de frottis dont Gros usait parfois pour ses seconds plans.

Spécialement affectionné de son maître qui eut pour lui des soins particuliers, il répondit à cette attention par de rapides succès. Etant d'une nature réfléchie, mais tendre, rêveuse, sentimentale même, — il en est bien des preuves, — Molin devait se plaire auprès de cet artiste sensible et nerveux, scrupuleux dans l'établissement de ses œuvres et le choix de ses documents. Aussi, lorsque Gros disparut brusquement en 1835, sa vie abrégée par les furieuses attaques des coteries et les soucis d'ennuis domestiques connus de tous, Molin plus que tout autre fut sensible à cette perte. Il le montra en peignant avec un respect attendri le portrait de son éminent professeur, toile remarquable qui attira l'attention du jury de 1837 et fut médaillée.

De ce jour Molin joignit à sa rêverie le souvenir de son maître disparu et peignit seul.

Le séjour de Paris lui plut manifestement. De 1830 à 1848, il y résida d'une façon continue, n'apparaissant en Savoie qu'à de longs intervalles, et pour des séjours de peu de durée.

Dès l'abord, il fait montre de ses goûts en s'installant en des rues tranquilles, proches du Louvre. Rue Croix-des-Petits-Champs en 1833, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois en 1837, place Saint-Germain-l'Auxerrois en 1840. Ainsi il voisine avec deux sources de méditations incomparables, le musée des vieux Maîtres et les nobles rives de la Seine.

Certes, la joie est grande de contempler l'ampleur, l'équilibre d'un tableau de grand peintre, de ressentir la ligne pure, soutenue et pourtant frémissante de ses figures, la couleur réfléchie, somptueuse ou attendrie dont il les a revêtus. Mais aussi bien, tout proche, la Seine, avançant d'un flot large et calme entre la noble et élégante ordonnance des monuments qu'elle reflète,

donne sous un ciel doux et limpide le même spectacle inoubliable de beauté, d'ordre et de cette clarté charmante à laquelle l'esprit français est si profondément attaché.

Ainsi Molin fréquente assidûment le vieux Louvre et s'attarde aux berges du fleuve. Sa taille noble, élancée, son visage particulièrement digne et beau s'inclinent avec émotion devant les chefs-d'œuvre de l'art et devant le paysage aux lignes choisies dont il comprendra les conseils.

En dehors de ses occupations habituelles il dut comme tout jeune homme redécouvrir Paris pour soi-même, s'exalter au contact de sa fièvre, de sa vivante diversité. Mais, pas plus que les interminables discussions esthétiques auxquelles se complaisent les artistes, ceci ne le détourna de son travail.

Il débute au salon de 1833, il a 23 ans. Jusqu'en 1848 il expose régulièrement chaque année, à l'exception des deux dates de 1835 et 1844.

Les goûts d'observation et de calme méditation auxquels son esprit incline, se précisent par les genres qu'il choisit. Presque exclusivement il peint le portrait, ou une scène à un ou deux personnages. Volontairement il rejette le décor, les détails inutiles, mais cherche à exprimer le recueillement et la pensée.

Ici, quelques titres sont utiles, ils vous montreront dès la trentaine l'homme réfléchi et le penseur que vous avez pu suivre jusqu'à plus 80 ans. Ainsi se présentent à côté des portraits du baron Gros, de M. Pillet-Will, du comte de Vianna et d'autres illustres personnages : — un Saint Bruno en prières (Salon de 1838). La Bénédiction du soir, la Jeune mère (1839). La Veuve du Pâtre (1840), une Novice (1841), Sainte Thérèse (1843). Deux sujets comportent plus d'ampleur et s'écartent de la voie qu'il s'est choisi : « les Vendangeuses Novarèses », tableau dont je n'ai pu trouver la trace et sur lequel je ne puis me prononcer, mais qui dut être spécialement soigné puisqu'il représente son seul envoi en 1842 ; puis une toile figurant au Salon de 1845 comme appartenant à la reine de

Sardaigne : « Saint François de Sales préside l'Académie florimontane qu'il fonde à Annecy avec son ami le président Favre ». De cette œuvre, qui rappelle un glorieux souvenir de l'histoire intellectuelle de notre pays, vous possédez une esquisse assez travaillée qui orne très justement votre salle de séance.

La carrière parisienne de Molin se clôt en 1846 et 1847 par une série de portraits de grands personnages égyptiens : les princes Hussein Bey et Halim Bey, fils de Méhémet Ali, Ismaïl Bey et Achmet Bey, fils d'Ibrahim Pacha. Portraits de style et de haute tenue dont en même temps l'habileté d'exécution fait dire à Delaunay, rédacteur de l'intéressant « *Journal des Artistes* », dans un catalogue annoté de 1846 « qu'ils feront honneur à l'Ecole Française et la représenteront dignement au Caire. »

C'est peu après, sur ces appréciations élogieuses, qu'il abandonne Paris et se rend à Turin où des offres royales l'attirent.

Beaucoup d'obscurité entoure la durée de son séjour en Italie. Très apprécié du roi Charles-Albert, il eut une position officielle auprès de lui, mais les événements politiques de cette époque troublée ne durent point lui permettre toute la sécurité et le travail suivi qu'il attendait de sa situation. Quoi qu'il en soit, il exécute à Turin plusieurs portraits de valeur, entre autres celui du roi Victor-Emmanuel. Des familiers ou dignitaires des Cours d'Italie et de Portugal posent devant lui. Certains se souviennent d'avoir vu dans son atelier de Chambéry une esquisse qu'il conservait précieusement et dont l'harmonie blanche enveloppait une idéale figure de jeune fille : la reine Maria Pia de Portugal.

Le goût d'indépendance, l'amour de solitude qui caractérisèrent toujours Molin, durent se plier difficilement à cette existence de peintre de Cour. La figure de Charles-Albert, par beaucoup d'affinité avec la sienne, l'eut fixé plus sûrement en Italie que ne le pouvait faire l'humeur vive de son successeur. Aussi, bien avant l'annexion de la Savoie, voyons-nous Molin de retour dans ce Chambéry qu'il ne doit plus quitter.

C'est en 1858 que votre Compagnie lui ouvre ses portes, par une nomination qui est la dernière, je crois, qu'eut à ratifier le Roi de Sardaigne. Mais cet honneur Molin le décline ; sa modestie tout autant que son humeur le poussent à vivre à l'écart.

Alors ses œuvres s'espacent peu à peu, mais révèlent de plus en plus la délicatesse et la profondeur de ses méditations. Elles aboutissent à deux formes parfaites de sa manière, élevées d'inspiration, caractéristiques de sa sensibilité : le portrait de Son Eminence le Cardinal Billiet et le Baiser rendu.

Telle est la carrière de l'artiste. Mais l'homme ?

D'avoir passé auprès de ce grand vieillard, se hâtant, non sans une certaine nonchalance, vers une destination toujours identique et journalière — son école de peinture, une famille d'amis ou son propre logis, on conservait le souvenir d'une figure maigre, austère, et de deux yeux perçants dont le regard aigu avait brusquement et réellement pénétré en vous-même. D'où une gêne peut-être, car il était observateur.

Ainsi, beaucoup se le rappellent, mais très peu le conquirent. A quelques intimes seulement il dévoila toute l'étendue de son esprit qui était vif et profond et la tendresse de son âme d'une ardente bonté.

N'aimant pas à se produire, sa vie était simple et retirée, ses paroles rares, mais précises. Il se complaisait dans la lecture, la méditation, voire même la rêverie, dont il sortait parfois en projetant directement, sans une hésitation, son rêve sur la toile.

Avec une nature aussi sensible et concentrée, on eût pu le croire de peu de patience et de nerfs irritables. Tous ses élèves ont au contraire gardé le souvenir de sa douceur indulgente. Dans les familles qu'il fréquenta, il se plaisait en la société des enfants ; leurs jeux, leurs questions ou leurs désirs des contes ou anecdotes le trouvaient docile. Il était de ceux qui croient très justement dans l'unité profonde de la vie, de la science et de l'art,



et qu'ainsi en tout il est matière à observation ou enseignement.

D'une patience inaltérable, il était cher aux malades qu'il soignait avec une sincère compassion. Son amour d'ailleurs s'étendait véritablement à toute la nature. Souvent on le vit recueillir des animaux blessés ; une chatte le récompensa de ses soins dévoués en le comblant de toute une descendance d'angoras. Certain jour, la sensibilité le mena plus loin, — il est permis de sourire du spectacle, — car ayant fait rencontre, sur la route des Charmettes, d'un rustre qui poussait un jeune veau à la ville avec grande brutalité, il ne put souffrir cette vue et se crut obligé de fournir le trajet, protégeant l'un, sermonnant l'autre, les étonnant tous deux. La destination était plus que probable, il sut en adoucir les abords.

Pareil fait expliquera quelque exagération parfois visible dans ses tableaux de genre, où, faute d'une certaine mesure, le sentiment fait place au sentimentalisme.

Sur la fin de sa carrière, il vécut des plus ignorés dans son appartement de la rue Berthollet, conservant jusqu'au dernier instant son intelligence et son profond amour de l'art, entouré de quelques peintures délicates, ayant à sa portée des livres choisis qu'il consultait fréquemment, recevant des visites de plus en plus espacées.

Pour ma part, la première connaissance que j'eus de Molin fut très indirecte et me vint d'un ami de ma famille qui s'était arrêté à Chambéry pour le voir. Introduit dans un intérieur sombre, il causa avec l'artiste déjà très âgé ; tout à coup, au mot de couleur, celui-ci s'anima, disparut à la recherche de lambeaux d'étoffes, de laines et de soie qu'il rapporta dans ses mains tremblantes, les faisant scintiller dans un rayon de lumière avec une émotion fébrile et une exaltation croissante. Et ce fut tout.

De ce moment je me fis de Molin une idée toute particulière et un peu mystérieuse. A son nom, le tableau se dressait devant moi d'un intérieur de Rembrandt, tel

celui du « philosophe » où une manière de vieil alchimiste, grand et légèrement voûté, examinait religieusement des soies d'or et de pourpre contenues en ses mains.

C'est ainsi qu'il reste à mes yeux et son œuvre ne dément pas cette impression.

Au reste, en parlant d'art, ne se sent-on pas au seuil d'un domaine mystérieux. — Les couleurs y prennent des significations profondes et par leurs accords éveillent en nous les jouissances les plus raffinées. — Les lignes, même en leurs rudiments, comme en des arts décoratifs simples par un harmonieux agencement, donnent aux gens de goût un contentement secret. A plus forte raison, dans les représentations élevées de la nature humaine, voyons-nous la chair d'une figure se spiritualiser au contact de notre intelligence, de notre âme, et mystérieusement entrer en communication avec elles. Mieux encore pour nous dérouter, telle figure idéale, mais froidement conventionnelle, dont chaque trait est pur et d'une expression recherchée s'effacera en intérêt devant la difformité douloureuse d'un nain de Velasquez ou d'un mendiant de Rembrandt.

Le secret de l'empire de l'art est le secret et la marque de sa propre origine. Pur produit d'une émotion esthétique, l'art pour nous parler doit prendre le langage de l'émotion qui l'a fait naître. Mais, pour se faire entendre d'une façon durable, son langage doit être discipliné et ordonné tout en étant ému. Merveilleux accord et si désespérant à atteindre qui constitue le fond solide du classicisme et de toute œuvre digne de ce nom.

Quelques règles y président, ordre, équilibre, harmonie, conditions techniques de plans, de volumes, de valeurs, qui pour être connues n'en sont pas moins oubliées de bien des peintres célèbres et remplacées par l'adresse d'un habile métier. Aux yeux de beaucoup cette adresse devient la maîtrise et dès lors s'accrédite une confusion qu'il importe de signaler, car elle domine bien des jugements. L'homme du monde juge d'après le succès ; suivant l'observation d'Ernest Hello, il aime les régions et

les opinions tempérées, aussi la tradition lui semble représentée par une façon de peindre connue, correcte, écolière pour ainsi dire. Par opposition, la révolution ou négation en Art lui apparaît uniquement dans des signes extérieurs outranciers ou simplement novateurs. Bien des eaux calmes sont trompeuses et juger ainsi est se faire une idée fausse de la tradition. Dans ce domaine comme en tout autre, elle suppose une grande souplesse de moyens au service de principes sûrs, essentiels et constitutifs des formes auxquelles elle s'applique. Et c'est ainsi que dans le cours du XIX<sup>e</sup> siècle, pour avoir observé les principes immuables de la peinture, avec des formes plus ou moins audacieuses, les révolutionnaires de la veille ont été souvent les maîtres du lendemain, tels Delacroix et Manet. Un amateur averti sait, suivant le joli mot prononcé par Wisthler, dans un procès célèbre, que certains tableaux finis ne sont même pas commencés, il renforce sa critique par l'examen de la sensibilité du trait, de la couleur et arrive même en des époques aussi chaotiques que la nôtre à faire le départ entre l'originalité, la science, l'émotion vraie, et leurs imitations tapageuses ou ternes.

Notre artiste savoyard figure parmi les peintres heureux dont les tableaux finis sont plus que commencés. D'après son œuvre, digne d'estime, même auprès de voisinages illustres, il apparaît bon peintre, c'est-à-dire probe ouvrier, connaissant son métier et ses pratiques. Mais au-dessus de cela, il montre avec évidence le souci, la noble ambition de suivre la voie qui forme les maîtres. Son esprit méditatif et réfléchi le mène au premier stade refusé à nombre de célébrités contemporaines. Il sait différencier l'essentiel de l'accessoire, il a l'esprit d'ordre, la dignité de vision, il écarte résolument de son pinceau les jeux d'esprit, l'anecdote, le pittoresque séduisant, tous les moyens du triomphe rapide, mais éphémère et facile. Par là il se rapproche du style et communique généralement à ses œuvres une belle tenue.

Je n'avancerai pas qu'il fut sans défaillances, car s'il

est coloriste de tempérament et parfois de la façon la plus délicate, il arrive par contre que sa ligne, bien que cherchée, donne souvent une impression de chose vue plus que vraiment sentie et vue. Quand j'aurai dit que seuls les maîtres incontestés évitent ces travers, la critique que j'en fais sera ramenée à de justes proportions.

Si Gros a peint le tumulte des batailles et des grands événements, s'il a campé avec force les portraits des vigoureux soldats de son temps, il semble que toute cette agitation extérieure n'influença pas son élève, ou bien celui-ci la transforma-t-il en une activité intérieure plus propre à son tempérament. De fait, Molin n'a rien d'un descriptif, et ce n'est pas un défaut.

Du spectacle de la nature, il néglige le paysage dont il ne se sert, ni comme motif d'inspiration, ni même comme cadre à une étude de genre ; les scènes historiques, les vastes figurations le séduisent peu et s'il lui arrive de les traiter, il y met visiblement plus d'application que d'inspiration et de feu. Mais en revanche il révèle dans le portrait toute la valeur de son intelligence, de sa pénétration. Là réside son vrai mérite, là se marque la qualité de son émotion et de sa personnalité.

Très profondément, il est pénétré de la grande parole de Pascal : la dignité de l'homme est dans la pensée. Et c'est dans la pensée, non dans le mouvement, l'agitation, les occupations du milieu professionnel, qu'il voit la vie active, la vie vraiment réelle qu'il doit rendre sur sa toile. Cette noblesse que renferme la réflexion intelligente et élevée il s'efforce de la dégager dans tous ses portraits, montrant le personnage sans vain détail ou alentour pittoresque, s'imposant à l'attention par un regard moins vivant que réfléchi et exprimant en général l'occupation de penser bien plus que le reflet de sentiments.

Cette volonté l'amène à accompagner son sujet par une tonalité de fond d'une matière à son tour fluide, mais très délicatement colorée, car il aime les tons

sourds, les nuances passées, toutes les sonorités voilées et imprécises qui renferment du mystère. Chez lui, l'or et la pourpre ne se parent point de leur éclat, mais se révèlent sous la poussière et les atteintes du temps. Ainsi, la vie passée compose de ses tons les plus délicats une atmosphère enveloppant d'un charme sûr la grave noblesse des visages pensifs qu'il nous a conservés.

A l'origine, il eut quelque sécheresse et s'attacha à un réalisme fort apparent, mais non dénué de largeur. Il en conserva juste l'indispensable dans la seconde partie de sa carrière, où très volontairement il affirma la prédominance de l'idée sur la matière. En aucun moment, sa vue ne fut basse, ni attachée aux choses secondaires.

Si les œuvres de Molin sont relativement nombreuses, par contre, elles sont très dispersées et beaucoup demeurent inachevées.

Parmi ses tableaux d'histoire, à côté du « Saint François de Sales à l'Académie Florimontane », je dois signaler un « Saint Bernard renversant les idoles et plantant la croix sur le mont Joux », œuvre appartenant à la famille royale de Savoie et qui figura en 1850 à la Société Promotrice des Beaux-Arts de Turin. L'esquisse en fut récompensée, dès 1848, par l'attribution du prix Guy que votre Compagnie lui décerna.

Une autre page capitale de la carrière de Molin se fit admirer en 1859 à cette même Société Promotrice des Beaux-Arts, dont il fut l'exposant assidu de sa fondation, en 1844, jusqu'à l'Annexion : « Saint François de Sales soignant les malades dans un hôpital ». Cette toile importante, achetée pour les hôpitaux de Saints Maurice et Lazare de Turin, donne l'idée la plus complète du talent de Molin. Elle fait preuve de sa science de composition, de sa grande délicatesse d'observation servies par un dessin sûr et une harmonieuse couleur.

Au centre d'une salle d'hôpital, dont quelques lits occupés par les malades et les blessés s'entrevoient, Saint

François de Sales, debout, vient de laver la plaie d'un jeune homme peureusement pressé contre sa mère confiante en sa guérison. Le doux Saint, grave et attentif, retient d'une main craintive la jambe du blessé, au-dessus d'un bassin soutenu par une servante agenouillée, et verse avec précaution sur un linge que lui présente une religieuse quelques gouttes du baume qui le doit soulager. Ce groupe est entouré de religieuses attentives, de malades qui se haussent pour voir, tandis qu'une jeune paysanne assise au premier plan cache ses larmes en ployant contre ses genoux la tête de son enfant.

Beaucoup de mesure marque cette scène très humainement observée. La gravité du saint, la douceur confiante des religieuses, la curiosité ou l'indifférence des spectateurs, sont choses très dignes d'attention, mais spécialement il convient de s'arrêter à la figure de l'adolescent blessé, dont le torse demi-nu se montre craintif, frissonnant, de même au réalisme curieux et puissant de la servante agenouillée. Il est, dans les détails, des différences de substances notées du pinceau le plus attentif et l'œuvre se révèle d'une très belle tenue.

Le Musée de Chambéry ne possède pas de toiles de cette importance, mais il présente dans son « Judas et Satan, ou le Baiser rendu » — acquis par l'Etat en 1880 — un sujet d'essence plus romantique que Molin exécuta comme une sorte d'évocation à la suite de la puissante impression d'une lecture du Dante.

Nul d'entre vous n'ignore cette saisissante image. Chacun a été frappé de cette figure hâve, hagarde du Judas dont le regard désespéré, brûlant et sec, trahit un ressouvenir plus douloureux pour son âme que l'emprise sanglante des doigts crochus s'insérant dans son côté. D'un modelé tour à tour souple et nerveux, d'une unité profonde de coloris dans l'harmonie de ses tons passés, cette toile est des plus intéressantes comme spécimen d'un travail, pour ainsi dire visionnaire de la couleur. Des frottis, [voisinant quelques taches onctueuses, des évaporations] de ton, des glacis judicieux, arrivent à un

modelé surprenant, avec l'emploi du minimum de pâte. L'intérêt du tableau est donc très vif pour l'homme de métier autant que pour le passant.

Je ne puis examiner toutes les œuvres de Molin et citer ses nombreux portraits, toujours intéressants, quelque-uns de la première époque, parfois durs, d'autres plus récents, inachevés, estompés, mais d'une si belle vie réfléchie et calme, d'une si délicate harmonie, tel celui du D<sup>r</sup> Gaspard Denarié. Deux œuvres de ce genre demandent cependant qu'on s'y arrête : le portrait de Joseph de Maistre et le portrait de Son Eminence le Cardinal Billiet.

Le « Joseph de Maistre » de Molin qui figure au Musée est à la fois plein de force et de délicatesse. Le regard profond de l'auteur des *Considérations sur la France* est comme humide, voilé de tristesse ; le front se découvre ample et beau ; les lèvres distinguées. Tous les traits sont empreints de calme et de douceur aimable bien que mélancolique, voilant une force sûre. La tonalité générale ajoute au charme d'un dessin précis sans sécheresse ; le parfum flottant des tons passés le baigne ; le satin d'un col blanc oppose un éclat fugitif à la solide structure des chairs et le vert éteint du cordon des Saints Maurice et Lazare suspend discrètement sur la poitrine du grand philosophe la croix et la couronne de l'Ordre.

L'intérêt de cette œuvre s'accroît de ce que, très visiblement, elle est une sorte de réplique du portrait connu qui orne cette salle. Rien ne peut mieux nous révéler le caractère intime de Molin que les modifications volontairement introduites par lui dans le sens de la délicatesse et de l'harmonie. Il en résulte une œuvre de plus d'agrément, d'un langage plus mystérieux, plus profondément humain, où se superpose au Maistre affirmé et doctrinaire le Maistre ému et délicat révélé par sa correspondance. Ce côté, par où il semble vu, est peut-être marqué d'un mode légèrement — oh ! très légèrement — sentimental et attristé, C'est dire qu'il est permis de faire des réserves sur la parfaite convenance de la figure de notre illustre homme d'Etat.

Mais ici, Messieurs, Molin ne soumet-il pas à vos regards, et sans conteste, son chef-d'œuvre du portrait en la personne du vénéré Cardinal Billiet, l'un des dévoués et savants fondateurs de votre Compagnie.

Faut-il retenir votre attention sur l'heureux choix des lignes, sur leur calme, leur équilibre, sur le merveilleux accord des tons, sur tout le caractère d'intelligence, de finesse et de rare bonté que renferme cette figure d'un rendu difficile, à plus d'un égard. Certains traits d'observation, comme la pose des mains du prélat, dénotent un œil aigu et attentif inspiré du plus heureux sentiment. Elles sont, en effet, non point placées simplement l'une dans l'autre, comme vous le remarquez, mais serrées légèrement et frileusement, par ce geste familier aux vieillards qui sentent se retirer d'eux la chaleur de la vie. Ce sens délicat de vision, qui s'atteste en plus d'une ligne patiemment choisie, ne se fait-il pas jour également, et d'une façon non douteuse, dans la solution de ce difficile problème de couleur : une tache noire de rabat sur un camail rouge. Songez à ce que la plupart des peintres vous donneraient comme opposition et comme heurt, et goûtez cet heureux accord, ce charme auquel atteint un artiste vraiment artiste et vraiment peintre.

Messieurs,

Molin est un homme qui honore grandement la Savoie. Esprit d'ordre, observateur précis, il sait choisir et dans la ligne et dans la couleur, à laquelle il donne beaucoup de sentiment, mais, malgré tout, il reste bien de notre pays et son talent se révèle plus positif qu'imaginatif.

Il refuse à la fantaisie le droit de conduire sa main dans la voie de certaines exagérations ou déformations savantes de la nature, qui, s'imprégnant d'un vif et profond sentiment de la beauté, l'extériorisent aux yeux de



tous, de la façon la plus durable. Il a le respect de la nature, il en a peut-être la crainte, car il opère par choix, plus que par synthèse ou généralisation. Mais tel quel, et par cette première opération qui demande beaucoup de science, de jugement et de mesure, il se hausse à la noblesse, au calme, à la dignité. Par là, son œuvre est d'un enseignement général : elle justifie la parole de son élève Daisay le considérant comme « un penseur de la peinture ». Il le fut, en effet, avec la plus haute probité.

Homme modeste, il vit à l'écart, en compagnie de ses idées et de ses songes ; méprisant le succès facile, car il voit le savoir-faire triompher du savoir, mais, sans se révolter du spectacle, — en doux philosophe —, il reste affable et bon.

Aucune figure en vérité ne pouvait tenter davantage l'attention d'un ami de l'Art. Aucune tâche ne me parut aussi pressante, ayant la faveur de parler devant un auditoire d'élite, que mettre en lumière, autant qu'il était en mon pouvoir, ce talent et cette carrière environnés d'une trop volontaire obscurité.

---

RÉPONSE  
AU  
Discours de Réception  
DE  
M. FRANÇOIS GRANGE  
PAR  
M. Emmanuel DENARIÉ

---

MON CHER CONFRÈRE,

Votre discours ne laisse pas de m'embarrasser un peu. L'Académie de Savoie, on le sait, est un rendez-vous de savants, de fervents des lettres, et d'artistes. Or, les personnes qui viennent d'avoir le très grand plaisir de vous entendre, et qui ne connaissent pas encore vos œuvres, sont, je n'en doute pas, persuadées que nous venons de recevoir un littérateur. J'estime pour ma part que notre Compagnie a fait coup double sur vous. Nous avons appelé un peintre, et il se trouve que ce peintre est aussi un écrivain excellent. C'est une bonne fortune que volontiers je comparerais à celle d'un heureux amant qui, ayant recherché une femme pour ses charmes extérieurs, lui trouve, par surcroît, beaucoup d'esprit.

Reste à savoir si vous en tirerez toujours pour vous grande satisfaction. De suite, laissez-moi vous dire que vous avez peut-être commis une imprudence en nous livrant ainsi tous vos moyens, car nous serons tentés d'en abuser. Les artistes qui vous ont précédé dans notre Compagnie, tel celui dont vous venez de parler si bien, ne se sont fait connaître que par les prouesses de leur pinceau. Nul ne songeait à les arracher à leur chevalet pour les faire asseoir devant une table de travail. Dieu sait pourtant qu'un fauteuil académique n'est pas précisément un lieu de repos : les manuscrits abondent sur

notre tapis, il faut les analyser ; les concours sont nombreux, et nous devons décerner des palmes. Ai-je besoin de vous dire que nous tâcherons d'empiler un peu de tout cela devant vous.

Je ne voudrais pas trop vous effrayer à l'avance, mais il est bon de vous avertir que la besogne n'est pas toujours des plus commodes.

Nous ne pouvons, hélas ! dans nos concours, comme dans les écoles maternelles, donner des prix à tous les grands enfants que sont les poètes et les artistes.

Tout le secret de l'art que vous serez appelé à exercer, consiste à saupoudrer de sucre la tarte amère que l'on partage entre les concurrents évincés, et puisque je m'adresse à un peintre j'emploierai une autre comparaison : tout en mettant en pleine lumière le personnage principal du tableau, vous accrocherez quelques rayons sur ceux qui sont au second plan, — quoi que vous fassiez d'ailleurs, et quelles que soient la richesse de votre palette et la délicatesse de la touche, vous ne les empêcherez pas de faire un peu la grimace ; — il faudra vous y résigner. Quel est le rapporteur de concours qui, au sortir d'une séance solennelle, n'a pas

Senti peser sur lui le regard de mépris

Que lui jette en passant le poète incompris.

Aujourd'hui, mon cher confrère, vous avez eu le précieux avantage de contenter tout le monde, et, pour ma part, quoique ce soit une assez rude tâche d'avoir à parler après vous, ce m'est une grande joie d'être le premier à vous féliciter.

Toutefois, vous me permettrez de confesser ici une petite déconvenue. Vous êtes un traditionnaliste convaincu, et en vous donnant la réplique je vais être obligé de rompre avec une des traditions les plus chères aux disciples d'Academus. Il est assez d'usage, dans les plus hautes sphères surtout, de passer le rasoir sur la tête du récipiendaire ; cela se pratique sous la coupole et le plus gentiment du monde, l'opérateur a d'habitude une certaine légèreté de main, et sait y mettre la manière.

Par ce temps de snobisme, je ne pouvais manquer de suivre un si bel exemple, et très consciencieusement je me suis mis en quête de votre défaut, j'ai fait cette recherche avec tout l'acharnement d'un confrère, et toute la perfidie d'un ami. Peine, hélas ! inutile, je ne l'ai pas trouvé ; les charitables personnes qui se sont empressées à votre réception n'auront pas leur petite pâture habituelle, car je dois me résigner à faire simplement votre éloge.

Mais vous êtes modeste, ce sera une façon comme une autre pour vous de souffrir un peu, et pour moi de me venger de vos mérites.

Là, si j'ai fait ample moisson, vous ne m'avez pas aidé beaucoup ; de tous les titres qui sollicitaient votre admission à l'Académie, vous n'en avouez qu'un seul : votre attachement profond à notre terre de Savoie, inséparable d'un culte réfléchi pour ses antiques traditions, comme de votre tendresse pour vos horizons familiers.

De ces sentiments que nous partageons avec vous, vous avez su donner l'expression juste et raisonnée, parfois émouvante, et l'on sait qu'ils ne sont point ici un élégant étalage, car ils sont conformes aux doctrines qui vous sont chères, doctrines que vous avez exposées ailleurs avec une pleine maîtrise et cette hauteur de vues qui forcent l'attention même de ceux qui sont les plus éloignés de vos idées.

Dans le calme de votre existence studieuse, j'ai cherché à vous surprendre : vous pensez bien que je ne me suis pas mis en peine de vous trouver des distinctions honorifiques et des titres qui d'habitude n'ajoutent rien à la valeur d'un homme. Je veux même oublier que vous eûtes un jour la gloire suprême de ceindre l'écharpe municipale. Ce qui nous attire vers vous, c'est l'homme, c'est ce *quelqu'un* qui nous a donné sa mesure dans les pages dont la lecture vient de vous être faite. Par l'examen de vos œuvres d'art, comme dans la lecture attentive de vos théories politiques et sociales, j'ai tâché de comprendre comment s'étaient formés en vous le penseur et l'artiste, et pour employer un mot que Barrès et

Henry Bordeaux ont mis à la mode comment s'était développée votre sensibilité.

Sans aller très loin, nous remonterons le cours des années. Au seuil d'une de nos plus belles vallées et dominant le gracieux village de Randens, je vois la vaste demeure ancestrale. Tout autour, disséminés dans le parc qui vient mourir dans les broussailles de la montagne, de grands arbres attestent l'ancienneté de la résidence; de la haute terrasse, aux flancs de laquelle monte la voix puissante d'un torrent, les yeux se reposent d'abord sur les ruines des Charbonnières, berceau de l'antique Maison de Savoie; au-delà, le regard embrasse la vallée tout entière pour se perdre dans le plus somptueux des horizons.

C'est là qu'à l'expiration de son mandat législatif Humbert Grange, votre père, qui fut un des hommes les plus marquants de sa génération, vint se reposer des agitations stériles de la politique parlementaire.

Aux sentiments élevés qui lui avaient dicté son devoir politique, au besoin d'activité et de dévouement qui l'avait entraîné vers l'étude des problèmes économiques et des questions agricoles, votre père joignait une rare culture intellectuelle et un goût très vif pour les arts. Peintre lui-même à ses heures, et non sans talent, ce fut lui, on peut le supposer, qui vous mit un crayon dans la main: et je vous vois, tout jeune encore, commençant votre apprentissage de paysagiste en face des sites grandioses que la nature alpestre a prodigué sous vos yeux.

Votre œil en caresse amoureusement les contours, votre âme s'émeut, mais cette émotion ne peut vous suffire, et déjà votre esprit s'ingénie à trouver la raison de cette harmonie et de cette beauté.

Bientôt vous aviez compris que tout dans ce paysage, jusqu'aux points les plus éloignés, contribue à lui donner la splendeur et la vie; que tel arbre qui triomphe au premier plan, et qui sollicite orgueilleusement votre pinceau, ne peut être isolé des horizons qui l'encadrent; que toutes les lignes, tous les profils, toutes les lumières qui successivement s'étagent et se perdent derrière lui, outre

qu'ils servent à fixer son volume, semblent s'associer pour le faire valoir, l'embellir et lui donner son relief.

Cet arbre sera le centre de votre tableau, mais à lui seul il ne peut le faire ; le tableau sera formé de tout cet ensemble qui, du premier plan au point le plus reculé de l'espace, est relié par le même sol, s'épanouit dans une même atmosphère et se chauffe aux rayons du même soleil.

Les réflexions sur la perspective peuvent mener très loin un esprit qui, comme le vôtre, est aussi curieux d'analyse qu'il est apte à généraliser, et l'on se plaît à suivre l'évolution naturelle de vos pensées. Vous étiez parti d'une observation particulière, et vous voilà étudiant le rapport des choses entre elles ; des objets qui s'échelonnent dans l'espace vous passez aux êtres qui s'échelonnent à travers les âges, et c'est maintenant la nature agissante, c'est l'homme qui se dresse devant vous. Vous observez les conditions normales de son développement et vous en arrivez à conclure que cet homme, comme votre arbre, tient au sol par de profondes racines, et que pas plus que lui il ne peut être séparé du cadre que ses origines lui ont imposé ; qu'il lui faut, pour vous donner toute sa mesure et acquérir sa plénitude, non seulement le contact des êtres et des objets qui l'entourent immédiatement, mais l'appui de tous ceux qui l'ont précédé, qu'il doit vivre et se mouvoir enfin dans l'ambiance des générations disparues qui, comme des plans successifs, s'étagent derrière lui et finissent par se perdre dans les horizons lointains de sa race.

Cette faculté de penser et de sentir, ce besoin de vous rendre compte, comme votre passion pour le vrai, nous les retrouvons dans toutes les œuvres sorties de vos mains.

Ces œuvres sont si personnelles et paraissent affecter un tel dédain du convenu, que parfois au premier aspect elles n'ont pas manqué d'étonner un peu les yeux du profane formés depuis longtemps à l'esthétique moyenne de nos sages paysagistes.

Ceux-ci savent ce qu'il faut pour plaire au public. Tout d'abord, un joli pré d'un vert éteint, avec çà et là des taches rouges ou mauves qui simulent indistinctement les cailloux et les fleurs ; plus loin, s'élève le massif des grands arbres abritant l'humble chaumière ou le gracieux moulin ; ne pas oublier le toit qui fume ; au-delà, quelques lignes d'ombre et de lumière, plus ou moins raboteuses, laissent deviner tout ce que l'on veut. Enfin, une frange bleue mouchetée de rose découpe l'horizon sous un ciel où se marient toutes les couleurs de la palette. Quelquefois le peintre s'aperçoit que son pré tient trop de place, alors une mare au bord de la toile viendra lui donner sa petite note romantique et sentimentale ; ajoutez une brochée de gentils canards et vous offrirez à l'admiration de vos concitoyens un régal de haut goût dont l'effet est irrésistible.

A dire vrai, quand on y sent la patte d'un artiste, ces compositions ne sont point hostiles à l'œil, elles dégagent même parfois un charme indéfinissable.

Pourtant elles ne vous ont jamais tenté. Le pastiche même le plus séduisant ne peut satisfaire votre noble ambition d'artiste dédaigneux du succès facile et épris avant tout de sincérité. Quand vous êtes en face de la nature, sans égard pour les à peu près chatoyants de lignes et de tons, ne demandant rien aux hasards heureux du pinceau, vous savez donner à chaque masse son volume, à chaque ligne sa place, à tout l'ensemble sa tonalité juste ; l'air circule à travers vos espaces et nous avons ainsi l'impression de la vie. En présence de vos tableaux, si quelques-uns s'étonnent, il n'est personne qui ne dise : « Comme c'est vrai ! ». Or, qui marche dans le vrai est bien près d'atteindre la beauté : une heure vient, cette heure exquise qu'attendent les amants, qui sonne aussi pour l'artiste, où, dans un muet colloque avec la nature, son âme communique avec l'âme subtile et mystérieuse des choses, où tout pour lui se simplifie, s'anime et se symbolise, où tout devant ses yeux paraît comme enveloppé dans une même harmonie et semble se recueillir dans une seule pensée ; ce jour-là, même à

l'insu de l'artiste, le tableau qui naîtra sous ses doigts portera le reflet du mélancolique ou du joyeux sourire de la nature, et nous aurons cette chose rare entre toutes, qui se sent mais ne peut s'expliquer, que le plus indifférent ne peut regarder sans une secrète émotion, et qui seule enfin est vraiment digne d'être appelée l'œuvre d'art.

Est-il besoin d'ajouter que vos toiles nous ont maintes fois donné cette émotion, et plus pénétrante toujours à mesure que l'on se familiarise avec elles.

Quand un discours que nous avons entendu nous charme encore à la lecture, il a quelque chance d'être bon. Mais combien l'épreuve est-elle plus difficile pour un tableau que l'on ne revoit pas seulement une fois, mais qui s'impose chaque jour et à toute heure à notre regard ! que de qualités ne lui faut-il pas pour ne point laisser à la longue ! En général, il est deux sortes de tableaux : ceux que l'on a pour les autres, et ceux que l'on a pour soi. Les premiers se mettent dans de beaux cadres, et ont pour toute mission de voiler plus ou moins richement la nudité des murs. Les seconds sont aimés pour eux-mêmes, et deviennent nos amis.

J'en possède un que je voudrais pouvoir vous décrire : nous sommes dans la montagne. Sur le bord de la route et à l'entrée d'un hameau perdu, un grand Christ étend ses bras comme pour le défendre et le bénir. Plus loin, c'est la masse des rochers stériles et des neiges éternelles. On y sent l'âpre et fluide atmosphère des hauts sommets. Tout dans cette nature est morne, brutal et inhospitalier. Seule, dressée vers le ciel bleu, la croix qui semble envahir tout l'espace semble jeter dans ces solitudes désolées sa note d'espérance et de vie.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que ce tableau est signé de vous, et je n'étonnerai personne en déclarant que s'il plaît beaucoup aux autres, il est de ceux que je garde pour moi.

Non loin est placée une toile de Molin, le portrait de mon père que vous avez mentionné. Ce n'est qu'une esquisse trouvée après sa mort dans les cartons du mai-



tre, et pourtant je me rappelle, non sans fierté, l'impression qu'elle fit à un illustre ami de mon père disparu depuis bientôt un an, et qui fut un excellent artiste avant d'être un célèbre écrivain. C'est que Molin, dans une simple ébauche, savait rendre l'essentiel d'une physionomie, et d'un seul trait donner au regard toute sa lucidité et toute son intelligence.

Un tel artiste devait vous plaire ; mais pour vous qui gardez le culte du passé, qui croyez à la survivance des générations disparues, Molin avait un autre titre à votre sympathie.

En vous écoutant parler de sa prédilection pour les tons vieillis, je me rappelais un article de la *Revue des Deux-Mondes* où un incomparable critique d'art doublé d'un prodigieux évocateur d'idées a consigné ses notes sur l'exposition des cent portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle : *En entrant dans cette fête, nous dit Robert de la Sizeranne, il convient de saluer d'abord le vieux maître qui triomphe dans toutes ces toiles, qui a travaillé à beaucoup d'entre elles et dont cependant on ne parle jamais, auquel on ne rend jamais la justice qui lui est due, dont vous ne trouverez le nom sur aucun catalogue, dans aucun mémoire, à aucune académie, dans aucune découverte des érudits penchés sur les signatures, et qui a tout animé, tout repeint, tout harmonisé, tout embelli : le temps.*

Le temps !... ne vous semble-t-il pas qu'il a mis son empreinte sur les peintures de Molin : elles sont d'hier, et pourtant dans leur sobre facture, par le choix discret des tons rares, la richesse atténuée des nuances, la transparence des dessous, elles nous donnent l'impression d'une chose très ancienne.

L'attitude de ses personnages prête encore à l'illusion. Si Molin, comme vous le répétez après Daisay, fut le peintre de la pensée, on sent dans cette pensée le calme profond des visions lointaines ; les yeux de quelques-uns de ses personnages semblent nous regarder à travers les temps ; les physionomies n'empruntent jamais rien à la banale actualité, mais elles sont de tou-

tes les époques, parce qu'elles sont simplement et noblement humaines ; sœurs cadettes de ces immortelles figures que nous ont laissés les vieux maîtres, et sur lesquelles, le modèle fût-il vulgaire, ils savaient, en lui prêtant un peu de leur âme, mettre un reflet de grâce ou de grandeur.

J'ai fini, Mesdames.

Vous nous reprocherez, peut-être, de nous être trop attardé dans le passé ; mais il est certains jours où l'on se sent parfois heureux de pouvoirs'y réfugier. Comment d'ailleurs ne pas se raccrocher désespérément à ce qui s'éloigne de nous au moment où la Savoie pleure encore François Descostes et le marquis Costa de Beauregard, à l'heure où Louis Bérard vient de descendre prématurément dans la tombe !

J'ai dit prématurément, car il est de robustes épaules qui ne faiblissent pas sous le poids de l'âge, et Bérard semblait taillé pour vivre de longs jours encore. Et que puis-je mieux faire que de rappeler ici ce sonnet si finement ciselé où le comte Amé d'Oncieu de la Bâtie saluait en vrai poète la jeunesse de ce vieillard de 82 ans :

Assis tout de travers et sa pipe à la bouche  
L'infatigable et fidèle amoureux de l'art,  
Arrivé tôt, pressé toujours, s'en va très tard.  
Clignant un peu de l'œil lorsqu'il pose une touche,  
Causant de tout, n'esquivant jamais l'escarmouche,  
Mais amène, disert, un tantinet bavard :  
Dame... il fut député. Voici Monsieur Bérard  
Secouant sa toison pour chasser une mouche.

Professer l'énergie et cultiver l'effort  
Sans doute le voilà ton secret d'être fort,  
Magnifique vieillard Nous ignorons ton âge  
En te voyant marcher toujours du même pas :  
Jeune maître d'aquarelle et de patinage,  
Tes élèves sont vieux, toi tu ne changes pas.

Si mes dernières paroles s'adressent à Bérard, j'ai pensé qu'il y avait place pour lui, très grande même dans une séance consacrée aux artistes disparus de

notre pays ; je ne pouvais d'ailleurs oublier qu'il fut le fondateur de cette vivante Société l'*Union Artistique*, où de grands artistes comme Cachoud et Fillard ont fait la première étape, où d'autres marchent déjà dans la voie du succès. Je ne pouvais davantage méconnaître que cette Société dont il fut l'âme est un peu la petite sœur de notre vieille Académie de Savoie, que l'une et l'autre réunissent dans un même sentiment tous les chercheurs d'idéal, tous ceux qui tentent d'élever leurs âmes au-dessus des mesquines préoccupations de la vie et qui constituent ainsi les réserves nécessaires où l'on peut puiser quand il s'agit de défendre l'art contre les entreprises des sots et les profanateurs de son éternelle Beauté.

---

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

## I. — BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

---

Introduction à un Catalogue raisonné des Plantes vasculaires du district savoisien des Alpes occidentales, par M. PERRIER DE LA BATHIE. — *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Savoie*, 2<sup>e</sup> série, t. XIII, 1909.

L'ouvrage dont M. Perrier de la Bathie nous annonce la publication et dont l'*Introduction* vient de paraître, était vivement désiré par tous ceux qui, dans notre pays, s'intéressent à la botanique. En effet, si depuis longtemps nos Alpes ont été parcourues et étudiées par de savants botanistes, ceux-ci n'avaient publié jusqu'ici que des études partielles ou des monographies disséminées dans divers recueils, et nous ne possédions aucun travail d'ensemble sur la flore de la Savoie. L'ouvrage de M. Perrier de la Bathie comblera cette lacune. Personne mieux que lui n'était préparé pour aborder un tel travail. Depuis plus de soixante ans, comme il le dit lui-même, il n'a cessé d'herboriser dans la Savoie et sur les montagnes voisines de la Suisse et de l'Italie. Tout en exerçant ses fonctions de professeur d'agriculture, avec ce zèle dont nous avons conservé le souvenir, il ne perdait point de vue la botanique, science qu'il est d'ailleurs presque indispensable de connaître pour cultiver d'une façon intelligente et lucrative les plantes utiles ou d'agrément. En attendant qu'il eût les loisirs nécessaires pour rédiger l'ouvrage dès maintenant annoncé, — qui sera très important nous pouvons le dire — il accumulait les observations et composait un admirable herbier.

Dans l'*Introduction* nous trouvons des considérations générales sur la végétation de nos Alpes. L'auteur s'occupe tout d'abord des causes qui ont déterminé la formation des associations végétales, autrement dit, le groupement de certaines espèces dans telles ou telles localités. Déjà en 1863, à une époque où la géographie botanique était encore peu étudiée et peu connue, il avait publié, en collaboration avec Songeon, dans le *Bulletin de la Société botanique de France*, un « aperçu sur la distribution des espèces végétales dans les Alpes de Savoie », et les idées

émises par nos deux savants n'avaient pas tardé à être adoptées par les autres botanistes qui se sont plus tard occupé de la flore des Alpes. M. J. Briquet, notamment, considère ce mémoire comme un ouvrage classique et dit que ses auteurs établirent d'une façon définitive les bases de la classification phytogéographique des Alpes occidentales. C'est donc, en quelque sorte, la suite de son premier travail que nous présente aujourd'hui M. Perrier de la Bathie, mais en mettant à contribution les études faites depuis lors par d'autres botanistes et surtout en apportant le fruit de longues et patientes observations personnelles.

L'auteur attribue à la composition chimique du sol une influence prépondérante sur la végétation, et il en conclut que « les formations géologiques, différant entre elles par les roches qui les constituent, devront présenter des associations floristiques différentes ». Partant de cette idée, il étudie tout d'abord la géologie de la région que doit embrasser le catalogue. S'inspirant des travaux de M. Lory et des études postérieures de MM. Kilian et Révil, il distingue le système du Jura et le système des Alpes; il divise les Alpes en chaînes alpines et en chaînes subalpines; enfin les chaînes alpines en trois zones. Ces données de la géologie sont transportées dans le domaine de la géographie botanique et M. Perrier de la Bathie adopte les grandes divisions des géologues en y ajoutant, il est vrai, au point de vue botanique, des subdivisions en districts et sous-districts.

Quelques-unes des théories émises dans cette *Introduction* prêteront peut-être à discussion; on pourra contester notamment l'importance du rôle que l'auteur attribue à la nature géologique du sol; mais ce que tous les botanistes seront bien obligés de reconnaître, c'est que M. Perrier de la Bathie leur apporte une ample moisson de faits rigoureusement observés qui sera une contribution précieuse à cette science encore nouvelle qu'on appelle la géographie botanique. Quant à ceux qui se contentent de chercher dans la botanique un agréable passe-temps, ils seront heureux de posséder enfin, grâce au catalogue de M. Perrier de la Bathie, des indications très complètes et très sûres pour les guider dans leur herborisation sur nos montagnes.

**Observations au sujet d'une inflorescence anormale de maïs, par M. DENARIÉ. — Même Bulletin.**

Il s'agit dans cette note d'un épi terminal de maïs, trouvé dans un champ aux environs de Chambéry, qui au lieu de pro-

duire simplement des fleurs mâles avait donné des fleurs fertiles et était chargé de graines. Cette anomalie était à rapprocher de celles provoquées expérimentalement par M. Blaringhem qui a obtenu des formes analogues au moyen de mutilations opérées sur des tiges de maïs. Les faits signalés présentent un réel intérêt pratique au point de vue agricole, mais ils sont aussi de nature à apporter quelque lumière dans le problème si obscur de l'origine des espèces : ils peuvent particulièrement nous donner des indications sur l'origine du maïs cultivé. On sait que le maïs ne se retrouve pas à l'état sauvage. L'espèce spontanée qui s'en rapproche le plus est une graminée du Mexique nommée *Eucloena*. Or les variétés signalées ont beaucoup d'analogie avec cette plante. De Candolle avait autrefois émis au sujet de l'origine du maïs cultivé certaines hypothèses que les observations faites depuis lors semblent confirmer. La note se termine par des considérations sur les anomalies produites sur les plantes par la piqure des insectes.

— Le même *Bulletin* renferme une étude sur *les glaciations des Alpes du Sud*, qui est la traduction par M. P. Arbos d'une partie du célèbre ouvrage de Penck et Brückner, en ce qui concerne les glaciers de la Durance et des Alpes Provençales. Cette traduction fait suite à celle précédemment publiée par M. Louis Schaudel et qui intéressait plus spécialement notre région savoyenne. — Nous trouvons enfin dans le Bulletin la reproduction de deux études de M. J. Révil et d'un article de M. le Dr Chabert, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

M. DENARIÉ.

---

## II. — BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

---

**Moyen âge.** — Les *Analecta Bollandiana* (1909, fasc. III) signalent avec éloge la nouvelle *Contribution à l'histoire de Lausanne sous la domination franque (534-888)* (Fribourg, Fagnière, 1908, in-8°, 207 p.) publiée par l'abbé Marius BESSON, professeur au Grand Séminaire de Fribourg, dont nous avons déjà plusieurs fois indiqué les solides travaux historiques. C'est l'histoire critique des évêques de Lausanne du vi<sup>e</sup> à la fin du ix<sup>e</sup> siècle, avec une étude plus développée sur la vie et le culte de saint Himier. L'auteur publie en appendice quinze chartes de donation du ix<sup>e</sup> siècle et donne une nouvelle édition de la vie

de saint Himier, en utilisant trois légendiers et neuf bréviaires anciens.

— *La Chartreuse de Pomier (Haute-Savoie), 1170-1793*, par le chanoine RANNAUD, d'Annecy (*Mém. Académie Salésienne*, tome 32. Tirage à part, in-8°, 344 p.). C'est une chronique assez complète des Prieurs de la célèbre Chartreuse et des principaux faits auxquels les religieux de Pomier ont été mêlés durant les six siècles d'existence de ce monastère. L'auteur insiste en particulier sur les persécutions dont ils furent l'objet de la part des Bernois et des Genevois. Ce travail intéressant paraît basé sur des documents sérieux ; mais on peut regretter que l'auteur se contente d'indiquer vaguement ses sources. Pourquoi, par exemple, ne pas préciser les références aux *Annales* de Dom Lecoulteux et de Dom Le Masson, qui ont été publiées ? Signalons aussi l'absence d'un Index, toujours très utile dans ces ouvrages pleins de noms et de faits.

— Une autre chartreuse — celle de Pierre-Châtel — a été l'objet d'un travail d'ensemble qui n'est point à dédaigner, étant l'œuvre de M. LÉTANCHE dont les monographies sur la vallée d'Yenne ne se comptent plus (dans *Mém. Soc. Savoie. d'Hist.*, 2<sup>e</sup> série, tome XXII, page 413-503, avec reproductions de gravures anciennes et de photographies modernes). Après un court résumé de l'histoire ancienne du Petit-Bugey — qui n'est point tout à fait au courant des données actuelles de l'histoire — l'auteur fait passer sous nos yeux les principaux faits qui se déroulent à Pierre-Châtel sous la domination des princes de Savoie et de leurs châtelains : séjour des princes, construction du Pont de La Balme, fondation de l'ordre du Collier en 1362, contrairement à l'opinion récente de Dino Muratore qui retarde la fondation jusqu'en 1364 (M. L. s'appuie sur les comptes des châtelains, sans citer de texte) ; à cette occasion, l'auteur fournit une indication pour faciliter l'interprétation de l'énigmatique devise FERT : « Nous avons eu sous les yeux, dit-il, une monnaie ducale du xvi<sup>e</sup> siècle, portant au revers l'écu de Savoie entouré des mêmes quatre lettres séparées par des entrelacs et en exergue la devise : *Fœdere Et Religione Tenemur* » (p. 427). On trouve ensuite la chronique de la Chartreuse et de ses rapports avec la vallée d'Yenne depuis la fondation (1383) par le testament d'Amédée VI, jusqu'à la suppression de ce monastère par la Révolution et à la brutale confiscation de ses biens. Ce travail se termine par l'histoire du fort actuel — assiégé en 1814 et en 1815 — et de ses transformations. L'auteur a utilisé

avec soin, outre les auteurs anciens (excepté cependant les *Annales* publiées par les Chartreux) et les récits des voyageurs, les riches archives de Dijon, malheureusement sans mettre le lecteur à même de contrôler les textes par quelques citations précises.

— Nous avons à signaler deux nouvelles publications, toujours fortement documentées, de l'infatigable D<sup>r</sup> Dino MURATORE : 1<sup>o</sup> *La Fondazione dell' Ordine del Collare della S. S. Annunziata*, in-4<sup>o</sup> de 72 p., avec une superbe reproduction du célèbre collier ; 2<sup>o</sup> *Un viaggio di Barnabo Visconti nella Savoia e nella Svizzera* (Dans *Archivio storico Lombardo*, fasc. XX, 1908 Tirage à part, 20 p.). Cette seconde étude offre un double intérêt historique et philologique. Les détails du voyage de Barnabo Visconti — frère de Galéas II — à la cour de la régente Bonne, en 1367, pendant l'expédition d'Amédée VI en Orient, sont tirés exclusivement du *Giornaliero dell' Hôtel della Contessa di Savoia*, conservé aux archives d'Etat de Turin. Ces comptes minutieux, où les moindres dépenses sont notées, sont très suggestifs ; ils nous font saisir sur le vif la vie très modeste des princes de Savoie à cette époque. Il serait d'autre part intéressant de dépouiller ces *Comptes d'Hôtel*, pour rapprocher les termes populaires en usage actuellement avec la terminologie latine des scribes du XIV<sup>e</sup> siècle.

— M. BAYOT. *Les Manuscrits de provenance savoisienne à la Bibliothèque de Bourgogne* (dans *Mém. Soc. Savoie. d'Hist.*, tome XXII, p. 305-410). C'est une étude à la fois descriptive, artistique et historique des manuscrits ayant appartenu aux princes de Savoie et conservés aujourd'hui soit à la Bibliothèque royale de Belgique, soit en Espagne, à Paris et à Chantilly. Après une introduction sur les vicissitudes de cette bibliothèque depuis la duchesse Marguerite de Bourgogne jusqu'à notre époque, l'auteur nous décrit avec précision chacun des ouvrages sur lesquels il nous donne, avec des spécimens très soignés des miniatures, des notes historiques ou artistiques attestant sa sagacité et sa compétence. Ce travail documenté intéressera surtout les amateurs de l'histoire de l'art en Savoie qui seront reconnaissants à M. B. du labeur peu ordinaire qu'il a dû s'imposer pour rechercher et reconstituer cet intéressant inventaire bibliographique.

— « Il n'est pas de seigneurs qui vinrent plus souvent à Lyon ni qui y furent plus fêtés », comme le démontre M. Louis CAILLET, archiviste-paléographe, dans une élégante brochure (in-8<sup>o</sup>, 64 p., Louis Brun, Lyon) intitulée : *Les entrées des princes et princesses de la Maison de Savoie à Lyon au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle.*



L'auteur précise la date des réceptions officielles faites par la ville de Lyon à Amédée VIII, au Duc Louis et à ses enfants, à la Duchesse Bonne de Savoie, aux Ducs Philibert I<sup>er</sup> et Charles I<sup>er</sup>. Le récit est agrémenté de quelques particularités intéressantes sur ces réceptions : offrande de cadeaux, organisation de processions ou de séances récréatives. Une série de plus de 45 documents, tirés des Archives municipales de Lyon, justifie les assertions de l'auteur.

— Sous le titre : *Saggio lessicale di basso latino curiale*, M. NIGRA commence la publication d'un lexique de latin médiéval, en vue spécialement de l'histoire du Piémont. Mais ce travail sérieux sera très utile aux historiens savoyards pour comprendre les documents contenus dans la collection des *Monumenta hist. patr.*, en particulier les Lois Municipales, dont le texte est souvent difficile à interpréter. Chaque terme du lexique alphabétique (du mot *Abezator* au mot *Matto*) est accompagné de citations documentaires et de remarques philologiques ; nous signalons, en particulier, l'article important consacré au mot *capramaritum*, avec les notes sur les diverses formes de *charivari*. (*Bolletino storico subalpino*, anno XIV, n° I-III, p. 1-89.)

**Histoire moderne.** — *A propos de Benoît-Théophile de Chevron.* — Dans la Notice publiée dans le dernier volume des *Mémoires de l'Académie de Savoie* sur le célèbre Archevêque de Tarentaise, Dom Mackey exprimait le regret de n'avoir pu mettre la main sur un ouvrage, signalé par un biographe, contenant un Panégyrique du pieux Prélat par un Jésuite lyonnais, le P. Théophile Raynaud. Un érudit bibliophile, M. Jules Cochon, membre effectif de notre Académie, a eu la bonne fortune de découvrir l'ouvrage et veut bien nous le signaler. C'est l'*Hagiologium lugdunense* publié à Lyon en 1662, petit in-folio : le panégyrique de l'Archevêque de Tarentaise se trouve aux pages 245 et suivantes ; la table le mentionne sous le titre suivant : *Theophili de Chevron decora*.

— M. l'abbé CORDENOD, déjà connu par son intéressante étude sur le séjour de saint Vincent de Paul dans le diocèse de Belley, commence un travail semblable sur saint François de Sales qui non seulement traversa souvent le diocèse, mais eut l'occasion d'y exercer son ministère ; car 80 paroisses au moins du département de l'Ain faisaient alors partie du diocèse de Genève. Dans un premier article (*Bulletin Société Gorini*, octobre 1909), après avoir fixé les limites réciproques des diocèses de Belley et de Genève, l'auteur signale les visites de saint François de Sales

dans cette région, d'après des documents inédits — comme le Procès-verbal de la prise de possession des églises du pays de Gex en 1613 — ou en utilisant les ouvrages les plus autorisés.

— Les *Mémoires* de l'Académie Salésienne (tome 32) contiennent deux notes intéressantes de M. le chanoine GONTHIER : l'une, sur les clauses favorables aux protestants du *Traité de Nyon* ou de Lausanne entre Emmanuel-Philibert et les Bernois (1564) ; l'autre, sur le caractère et l'importance de la dime aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

**Révolution.** — MM. VERMALE et ROCHET publient dans les *Mém. de la Société Savoie. d'hist.*, 2<sup>e</sup> série, tome XXII, le Registre des délibérations du comité révolutionnaire d'Aix-les-Bains, et, en appendice, des Extraits de Procès-verbaux des sociétés révolutionnaires de Saint-Genix, de l'Hôpital (Albertville), de Chamoux, de Pont-de-Beauvoisin, d'Yenne, du Châtelard et de Modane. Un Index de noms de lieux et de personnes termine cette publication documentaire, parfois fastidieuse à lire, mais très utile à consulter.

**Histoire contemporaine.** — Le tome IV, 2<sup>e</sup> partie, des *Travaux de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Maurienne*, contient une Biographie très vivante du regretté chanoine Truchet, due à la plume exercée de M. l'abbé MOTTARD.

— Nous devons signaler aussi un intéressant essai de philosophie historique publié dans l'*Amitié de France*, par M. Louis BOCQUERAZ, sous le titre suivant : *La Savoie. Entre le passé et l'avenir.*

J. BURLET.

---

Le Gérant : J. GUÉLARD.

---

Chambéry. — Imprimerie Générale Savoisienne, rue du Château, 5.

# TABLES

DE

## *La Savoie Littéraire et Scientifique*

### TABLE GÉNÉRALE

ANNÉE 1908

#### PREMIER TRIMESTRE

	Pages
CHRONIQUE. — Nouveaux membres ; Une question d'érudition littéraire ; La Société historique subalpine et l'Académie de Savoie ; L'Armorial de Savoie ; Un Centenaire académique ; La Savoie dans l'Uruguay ; Syndicat d'Initiative de la Savoie ; A propos du Congrès préhistorique ; Histoire de M <sup>r</sup> de Thiollaz ; A travers les Livres et Revues.....	1
M <sup>r</sup> BOTTERO. — <i>Le Mouvement des idées religieuses dans l'Inde Anglaise</i> .....	11
N. DUNOYER. — <i>Les contrats de mariage en Savoie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles</i> .....	15
Fr. DESCOSTES. — <i>Monographies communales et Archives familiales</i> .....	22
Fr. DESCOSTES. — Bibliographie littéraire.....	26
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique.....	31
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	35

#### DEUXIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Programme des Concours de 1910 ; Une proposition de M. Désormaux ; Conservation des monuments historiques ; A travers les Livres et Revues.....	41
Fr. DESCOSTES. — <i>L'œuvre du Syndicat d'Initiative de la Savoie</i> .....	51
L. SCHAUDEL. — <i>Les Blocs à gravures de la Savoie</i> .....	56
Fr. DESCOSTES. — Bibliographie littéraire.....	82
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	86

TROISIÈME TRIMESTRE

	Pages
CHRONIQUE. — Portrait de M. Descostes par M. Henry Bordeaux; le Congrès préhistorique; Nécrologie: M. le chanoine Monachon; Un livre sur le Cambodge.....	89
L. SCHADEL. — <i>Les Blocs à gravures de la Savoie</i> .....	97
J. RÉVIL. — Bibliographie scientifique.....	134
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	136

QUATRIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Bureau de l'Académie; Séance publique; Hommage de la Société Florimontane à M. Descostes; En l'honneur d'Honoré d'Urfé; Fouilles archéologiques; A travers les Livres et Revues.....	137
BOURGEOIS. — <i>Eloge funèbre de M. François Descostes</i> , suivi d'un Index de ses œuvres.....	141
M <sup>gr</sup> DUC. — Episode de la vie de M <sup>gr</sup> Pierre-François de Sales.....	171
M. DENARIÉ. — Bibliographie scientifique.....	176
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	180

---

ANNÉE 1909

---

PREMIER TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Nécrologie: M. E. Laracine; Séance publique; Membres agrégés; A l'Institut; A travers les Livres et Revues.....	185
E. D'ARCOLLIÈRES. — <i>Note sur la Philothée de saint François de Sales et son Fils</i> .....	190
J. RÉVIL. — <i>Albert Costa de Beauregard</i> .....	197
BON DU BOURGET. — <i>Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse de Savoie</i> . Discours de réception.....	201
J. RÉVIL. — Réponse au Discours de réception de M. le Baron du Bourget.....	234
M. DENARIÉ. — Bibliographie scientifique.....	242
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	216

	Pages
DEUXIÈME TRIMESTRE	
J. RÉVIL. — Allocution prononcée à l'ouverture de la séance publique du 8 juillet 1909.....	249
F. GRANGE. — Rapport sur le concours de Peinture.....	253
J. BURLET. — Rapport sur le Concours d'Histoire.....	259
M. DENARIÉ. — Rapport sur le Concours de Poésie.....	282

TROISIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Nécrologie : Ernest Naville ; Nouveaux membres ; A travers les Livres et Revues.....	305
BOUCHAGE, chanoine. — <i>Claude Chavanne, guide-en-chef des Missionnaires de Chambéry</i> .....	310
M. DENARIÉ. — Bibliographie scientifique.....	329
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	331

QUATRIÈME TRIMESTRE

CHRONIQUE. — Nécrologies ; Séance publique ; Nouveaux membres ; Concours de Poésie ; A travers les Livres et Revues.....	337
J. RÉVIL. — Eloges funèbres de M. le D <sup>r</sup> Fusier et de M. le Chanoine Mailland.....	340
J. RÉVIL. — Allocution prononcée à la séance publique du 23 Décembre.....	351
F. GRANGE. — Discours de réception. <i>La Vie et les Œuvres de Benoît Molin</i> .....	358
E. DENARIÉ. — Réponse au discours de réception de M. Fr. Grange.....	384
M. DENARIÉ. — Bibliographie scientifique.....	394
J. BURLET. — Bibliographie historique.....	396

---

## TABLE ANALYTIQUE

- Académie de Savoie*. Bureau, 137. — Nouveaux membres, 1, 188, 308, 337. — Séances publiques, 137, 188, 337. — Pour les concours, voir le mot *Concours*.
- ALBERT (Chan.). Histoire de Mgr de Thiollaz, 5.
- Amédée VIII*. Les statuts de, 86.
- Anglefort*. Monnaies romaines trouvées à, 246
- Anncy-le-Vieux*. Le clocher d', 43.
- ANTHONIOZ. Clochers de Savoie, 339.
- Aoste*. Publications sur vallée d', 47.
- ARCOLLIÈRES (Courtois d'). Programme des concours, 41, 338. — Note sur la Philothée, 190.
- ARMINJON Charles. Oblation des cierges, 47.
- ARMINJON Pierre. Membre corr., 1. — Civilisations asiatiques, 184.
- AYMONIER. Le Cambodge, 96.
- Balmat*. Portrait de, 46.
- BARATTIERI. Histoire de brigade de Savoie, 39.
- Bassens*. Notes sur paroisse de, 327.
- BAURON (Mgr). Membre corr., 1.
- BAUX Emile. Membre corr., 1. — Vol sensationnel, 136.
- Bayard*. Un neveu de, 331.
- BAYOT. Manuscrits de provenance savoisi., 398.
- Bérard*. Au sujet de son portrait, 7.
- BERLIOZ (Mgr). Rapport sur le Japon, 189.
- BERLIOZ Constant. Poésie sur M. Descostes, 94.
- Bernard* (S<sup>t</sup>). Vies de, 38.
- BERTIN Arthur. Membre corr., 1.
- Bertrand* Marcel. Notice biograph. de, 48.
- BESSON (abbé). Evêchés de Nyons, 181 ; de Lausanne, 396.
- BIMET Louis (abbé). Membre corr., 1.
- BLANC Edouard. Voyage en Lorraine, 9.
- BLANCHARD Georges. Economie politique, 339.
- BLANCHOZ. Assemblée Allobroges, 336.
- BOCQUERAZ (abbé). Passé et avenir de Savoie, 400.
- BOLLEA. Siège de Briqueraz, 39. — Savoie et Genève, 86.
- BOLLON (chan.). Conférences, 10.

- BORDEAUX Henry. Promenades en Savoie, 9. — Les yeux qui s'ouvrent, 27. — Fr. Descostes, 89. — La Philothée, 30, 190.
- BOTTERO (Mgr). Traduction ancien Testament, 8. — Mouvement des idées religieuses dans l'Inde, 11. — Rapports sur les Indes anglaises, 48, 189.
- BOUCHAGE (chan ). Claude Chavanne, 310. — Repas funèbres, 336.
- BOUCHET. Inventaire archives d'Evian, 45.
- BOURGEOIS J. Eloge funèbre de M. Descostes, 141.
- BOURGET (Baron Clément du). Membre effectif, 1. — Réception à l'Académie, 188. — Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, 201.
- Bourget*. Restauration de l'église du, 38.
- BOUVIER Claudius. Collège de Chambéry, 335.
- Brigade de Savoie*. Histoire de la, 39.
- BRUCHET Max. Château de Ripaille, 37. — Clocher d'Annecy, 43. — Lettres de Sommeiller, 136. — La Savoie d'après les voyageurs, 139. — Collégiale de Sallanches, 182. — Affranchissements, 269. — Lauréat concours d'histoire, 281.
- BUCHI. Gruyère annaliste, 183.
- BURAGGI. Statuts d'Amédée VIII, 86.
- BURLET (abbé). Chronique, 137, 185, 306, 337. — Bibliographie historique, 86, 35, 136, 180, 246, 331, 396. — Rapport concours d'histoire, 259. — Dom Mabillon en Savoie, 336. — Tables de la Savoie littéraire et scientifique.
- BURNET. Chronologie de Genève, 246.
- BUTTIN. Guet de Genève, 136, 334.
- CAILLET. Princes de Savoie à Lyon, 398.
- CALORE. Public. archéol., 48.
- CHABERT. Public. botaniques, 177.
- CHAGNY (abbé). Concours d'arquebuse, 40. — Honoré d'Urfé, 183.
- Challant*. Notice sur famille des, 136.
- CHANEL. Monnaies romaines, 246.
- CHAPUISAT. Commerce à Genève, 247.
- Charles-Albert*. Publications sur, 88.
- Charles-Emmanuel*. Siège de Briqueraz, 39.
- Chautagne*. Histoire de la, 334.
- Chevron-Villette*. Biographie de Mgr de, 335, 399.
- CHOULET (Mgr). Rapport sur Vandchourie, 48, 189.
- COCHON Jules. Membre corr., 1. — Paccard et Balmat, 46. — Membre agrégé, 188 ; effectif, 337. — Note sur Mgr de Chevron, 399.
- COLOMBO, Vie de saint Bernard, 38.
- COMMUNAL, lauréat concours de peinture, 258.

*Concours. Concours de la fondation Caffé* : Programme, 41. — *Concours de la Fondation de Loche* : Programme, 41. — *Concours de peinture (fondation Guy)* : Rapport de M. Grange, 253. — *Concours de poésie (fondation Guy)* : Rapport de M. Maurice Denarié, 282. — Programme pour 1910, 338. — *Concours d'histoire de la fondation Caffé* : Rapport de M. l'abbé Burlet, 259. — *Médaille Metzger* : Lauréat, 281.

*Congrès.* — Congrès historique de Turin, 7. — Congrès préhistorique, session de Chambéry, 4, 94, 329.

CONSTANTIN. Flore populaire, 244.

CORDENOD (abbé). Saint François de Sales et diocèse Belley, 399.

COSTA (M<sup>is</sup> Albert). L'envers d'un grand homme, 87. — Mon oncle, le général, 248. — Notice nécrologique du, 196.

COSTA Olivier de Beauregard. Fouilles archéol., 139.

COSTE (abbé). Flore de la France, 245.

DAUDET Ernest. J. de Maistre et Blacas, 82.

DELPLANQUE. Saint François de Sales humaniste, 87.

DEMOLE. Numismatique Genève, 181.

DENARIÉ Emmanuel. Réponse au discours de réception de M. Grange, 384.

DENARIÉ Maurice. Bibliographie scientifique, 176, 242, 329, 394. — Rapport sur le concours de poésie, 282. — Inflorescence anormale du maïs, 395.

DESCOSTES François. Lettre sur l'histoire de M<sup>gr</sup> de Thiollaz, 5. — Une question de droit international, 9. — Bloc libéral en 1908, 10. — Généalogie famille Descostes, 20. — Monographies communales et Archives familiales, 22. — Bibliographie littéraire, 26, 82. — Chambéry, station climatérique, 51. — Organisation judiciaire du Dauphiné, 85. — Portrait de, par M. H. Bordeaux. — Lettres de condoléances sur sa mort, 92, 138; poésie de M. C. Berlioz sur sa mort, 93. — Buste de F. Descostes, 337. — Eloge funèbre par M. Bourgeois, 141. — Bibliographie de ses œuvres, 167. — Appréciations diverses sur, 173.

*Desingy* (Haute-Savoie). Histoire de, 40.

DESMAISONS. Dictionnaire persan, 309.

DESORMAUX. Essai de grammaire, 8, 30. — Projet de Revue philologique, 43. — Alternances, 48. — Chateaubriand et le Mont-Blanc, 175.

DOUXAMI. Membre corr., 1.

*Dubois* Ernest. Buste de Fr. Descostes par, 338



DUC (Mgr). Publications sur vallée d'Aoste, 47. — Episode de vie de Mgr Pierre-François de Sales, 171.

*Du Clôt*. Biographie de, 88, 266.

DUCROS. Etude sur J.-J. Rousseau, 247.

DUHR. Histoire des Jésuites, 246.

DULLIN Ferdinand. Membre effectif, 1. — Organisation judiciaire du Dauphiné, 85.

DUNOYER Norbert. Contrat de mariage au XVIII<sup>e</sup> siècle, 15.

DUPLAN. Tir à l'oiseau, 39.

DUSSAIX. Episode révolution, 336.

DUVAL César. Nicolas de Harlay, 87. — Comté de Genevois, 334.

*Emmanuel-Philibert*. Publications sur, 87.

EMPRIN (abbé). Biographie de Perrot; Mort de Mgr de Montfalcon, 183. — Monographie de Villaroger, 267.

EXERTIER (chan.) Membre agrégé, 337.

FAURE Claude. Faucigny au XIV<sup>e</sup> siècle, 333.

FENOUILLET. Histoire de Desingy, 40.

FERRERO. Siège de Turin en 1706, 40.

*Fèvre*. Documents sur le Père Jésuite Le, 246.

FOA. Mission du P. Monod, 335

*François (Saint) de Sales*. La Philothée, 135, 191, 335. — Sa famille, 183, 247. — Saint François et diocèse de Belley, 399. — Le Saint et Angélique Arnauld, 39. — Saint François humaniste, 87

FRUTAZ (chan.). Législation forestière, 40.

*Fusier* (Dr). Eloge funèbre du, 340.

GARIN (abbé). Paroisse Saint-Ambroise, 309.

GAVE (abbé). Flore populaire, 244.

*Genève*. Numismatique de l'Evêché de, 181. — Chronologie au XII<sup>e</sup> siècle, 246. — Commerce et industrie de 1798 à 1813, 247.

GIRARDIN. Glaciers de la Savoie, 134.

GONTHIER (chan.). Prieurs de Talloires, 182. — Traité de Nyon; la dîme, 400.

GRANGE. Rapport concours de peinture, 253. — Discours de réception, 358.

GROS (chan.). Membre agrégé, 188. — Club des Jacobins, 247. — Noms de lieux, 339.

GROSSO. Portrait de M. Bérard, 7. — Membre corr., 308.

*Gruyère*. Chronique de Savoie de, 183.

GUNIER. Végétation dans bassin d'Annecy, 244.

- HOLLANDE Paul. Pisciculture, 49.
- JACOB Charles. Membre corr., 308. — Royaume de Bourgogne, 332.
- JEAN BAPTISTE (le Père). Publications diverses, 9, 309  
*Jeanne de Savoie*, impératrice de Byzance, 333.
- KILIAN. Notice sur M. Bertrand, 48.
- LAMEIRE. Saint Empire et Savoie, 331.
- LARACINE Edouard. Nécrologie, 185.
- LARRINGES. Château de, 87.
- LAVOREL (chan.). Martyrs de la Savoie, 49.
- LE LIBOUX. Considérations de J. de Maistre, 88.
- LESCURE (DE). J. de Maistre et sa famille, 247.
- LÉTANCHE. Châteaux d'Yenne, 38. — Prieuré et léproserie, 334.  
Chartreuse de Pierre-Châtel, 397.
- LYONNE Régis. Houille blanche, 50.
- Mabillon* (Dom). Passage en Savoie de, 336.
- MACAIRE. Angélique Arnauld et saint François de Sales, 39.
- MACKAY (Dom). Biographie de Mgr de Chevron, 325.
- Mailland* (chan.). Eloge funébre du, 345.
- Maistre* (J. de). Blacas, 82. — Considérations sur France, 88. —  
Parenté avec Napoléon, 189. — J. de M. et sa famille, 247.  
Sejour à Lausanne, 248.
- MANOCORDA. Révolution française et Italiens 88.
- MANO (Le baron) Bibliographie, 36.
- MARESCHAL (DE). Armorial, 1, 35, 331.
- Marquerite de Savoie*. Etude sur, 38.
- MARTEAUX. Vases noirs allobroges, 180. — Publications archéologiques, 263. — Médaille Metzger, 281. — Lauréat concours poésie, 304.
- MASSE. La Chautagne, 334.
- MEGRET. Saint-Suaire de Turin, 48.
- MEUNIER Stanislas. Force biologique comme agent géologique, 45 — Evolution terrestre, 175.
- MEYNET (abbé). Nécrologie, 268.
- MEZIÈRES. Correspondance duchesse de Savoie, 87.
- MICHAUD (abbé), Les Saintes Epines, 46.
- MILLET (Mlle). Lauréat concours peinture, 258.
- Molin Benoit*. Etude sur vie et œuvres de, 358.
- Monachon* (chan.). Nécrologie, 96.

- Monod*. Mission à Paris du Père, 335.  
*Montfalcon* (Mgr de). Date de sa mort, 183.  
MORET Charles. Question de droit international, 9.  
MOTTARD (abbé). Biographie chanoine Truchet, 400.  
MOURRAL. Glossaire des noms topographiques, 10.  
MOUTHON (abbé). Biographie de Du Clôt, 88, 266.  
MURATORE Dino. L'armorial, 183. — Jeanne de Savoie, 333 —  
L'ordre du Collier, 398.  
*Naville Ernest*. Notice nécrologique, 305.  
*Nemours* (Marie-Jeanne-Baptiste de). Etude sur, 201.  
NIGRA. Lexique de bas latin, 399.  
*Odon de Savoie*, son mariage, 333.  
OESCHLI. Les Burgondes, 181.  
*Paccard Michel*. Portrait de, 46.  
PAGET (chan.). Membre corr., 1.  
PASCAUD. Incompatibilités électorales, 48.  
PENCK. Alpes à époque glaciaire, 31.  
PEROUSE, Droit privé au XVI<sup>e</sup> siècle, 275. — Lauréat concours  
d'histoire, 281.  
PERRIER DE LA BATHIE. Introduction à Flore, 394  
PERRIN. Collège de Chambéry, 335.  
*Perrot* (abbé). biographie de, 183.  
PERSICHETTI. Membre corr., 308.  
PICCARD (chan.). Parchemins de Coudrée, 38. — Château de  
Larringes, 87. — Révolution en Chablais, 184. — Saint  
François et sa famille, 247.  
*Pierre-Châtel*. Château et chartreuse de, 397.  
PILLET Antoine Conférence de la Haye, 47.  
PILLET (Mgr). Le décret *Ne temere*, 10.  
*Pingon*. Origine des, 35.  
PRASCA. Amiral Saint-Bon, 136.  
RANNAUD (chan.). Chartreuse de Pomier, 397.  
REINACH Th. Eglise du Bourget, 38.  
RENAUX. Humbert I, 86. — Mariage d'Odon de Savoie, 333. —  
Membre corr., 308.  
REVEL Eugène (abbé). Membre corr., 1.  
RÉVIL J. L'ouvrage de Penck, 34. — Notice sur M. Bertrand, 48.  
Glaciers de Savoie, 134. — Sources thermo-minérales, 139,  
178. — Massif de Curienne, 177. — Notices nécrologiques  
sur MM. Laracine, 185 ; marquis Costa, 197 ; Ernest Na-

- ville, 305; Dr Fusier et chan. Mailland, 340. — Réponse au discours de M. le baron du Bourget, 234. — Chaînes subalpines et jurassiennes, 242. — Revue annuelle géologie, 330. — Allocutions, 249, 351.
- Ripaille*. Histoire du château de, 37.
- RITTER. Philothée de saint François, 136, 335.
- RIVE (T. de la). Saint François de Sales, 183. J. de Maistre, 248.
- ROCHET (abbé). Clergé et révolution, 184.
- ROCHET. Comités révolutionnaires, 400.
- ROLLAND. Champignons, 330.
- ROSSET. Bouhours et Vaugelas, 184.
- Rousseau J.-J.* Etude critique sur, 247.
- Saint Bon*, amiral. Biographie de, 136.
- Saint-Pierre d'Albigny*. Les Saintes Epines de, 46.
- Saint Suaire* de Turin. Note de M. Mégret, 48.
- Sallanches*. La collégiale de, 182.
- SCHAUDEL. Les Alpes françaises de Penck, 33. — Blocs à gravures, 56, 97.
- SERVETTAZ. Chansons rustiques, 309, 339.
- Sommeiller*. Correspondance de, 136.
- SONNAZ (comte Gerbaix de). L'Aigle et la Croix de Savoie, 181. — Savoie et Portugal, 332.
- SOPETTO. Marguerite de Savoie, 38.
- Syndicat d'Initiative de Savoie*, 3, 51.
- Talloires*. Prieurs de, 182.
- TECHTERMANN. Artistes en Savoie, 183.
- Thiollaz*. Histoire de Mgr de, 5.
- TRANI. France et Savoie, 88.
- TRUCHET (chan.). Noms de lieux, 339; biographie du, 400.
- Turin*. Siège de (1706), 40.
- Urfé* (Honoré d'). Erection d'un buste, 138, 309. — Biographie, 183.
- Uruguay* (L') et la Savoie, 3.
- Vaugelas* et le P. Bouhours, 184.
- VERMALE. Assemblée Allobroge, 336. — Comités révolutionnaires, 400.
- VEYRAT (Dr). Question des octrois, 49.
- Victor-Amédée II*, par le marquis Costa, 87.
- VILLEFAIGNE (DE). Change des monnaies, 9.

*Villaroger*. Monographie de, 267.

VINDRY. Parlement en Savoie, 334.

VIRY (le comte de). Membre corr., 337.

VUARNET. Etude sur patois, 48, 262.

*Yenne*. Les Châteaux, 38. — Prieuré et léproserie, 334.

Abbé J. BURLET,

*Membre effectif de l'Académie  
de Savoie.*



